

« La laïcité ouvre un espace où se dit non pas la vérité, mais l'annonce que la vérité va advenir. »

Philippe CAPELLE

2008

HORS DES RELIGIONS... POINT DE SPIRITUALITÉ ?

L. A. C. - n° 246

Hors des religions... point de spiritualité ?

Le bien être

Spiritualité chinoise

Le Christ philosophe

Sommaire

● Éditorial	
Pierre CHAMARD-BOIS	1
● Le bien-être physique comme bien être global	
Gilles VANNEAU	5
● Dimension spirituelle de ma pratique de kinésiologie	
Brigitte MONTEIL.....	9
● La vie spirituelle a-t-elle lieu ?	
Marie-Thérèse WEISSE.....	13
● Parler de Dieu... ou le laisser parler	
Dominique FONTAINE.....	19
● Pour une spiritualité sans transcendance ?	
Jean-Robert RAGACHE.....	29
● Une spiritualité sans Dieu	
Michel CAZENAVE.....	35
● Spiritualité chinoise, laïque et religieuse	
Jacques LECLERC.....	39
● L'expérience est-elle parlante ?	
Jean-Marie GLÉ	47
● Religions et spiritualités laïques : quelles rencontres ?	
Philippe CAPELLE.....	53
● Jésus de Nazareth vidé de sa substance ?	
Bernard MICHOLLET	67
● SOURCES :	
<i>Justin de Rome. Le Christ philosophe</i>	77
● UN LIVRE - UN AUTEUR :	
<i>Le Christ philosophe. Frédéric LENOIR</i>	81
● LIVRES REÇUS À LA RÉDACTION	86

Communauté Mission de France

LA "LETTRE AUX COMMUNAUTÉS", revue bimestrielle de la Communauté Mission de France, est un lieu d'échanges et de communication entre les équipes et tous ceux, laïcs, prêtres, diacres, religieux et religieuses, qui sont engagés dans la recherche missionnaire de l'Église, en France et en d'autres pays. Elle porte une attention particulière aux diverses mutations qui, aujourd'hui, transforment les données de la vie des hommes et la carte du monde. Elle veut contribuer aux dialogues d'Église à Église en sorte que l'Évangile ne demeure pas sous le boisseau à l'heure de la rencontre des civilisations. Les documents qu'elle publie sont d'origines diverses : témoignages personnels, travaux d'équipe ou de groupe, études théologiques ou autres, réflexions sur les événements... Toutes ces contributions procèdent d'une même volonté de confrontation loyale avec les situations et les courants de pensée qui interpellent notre foi. Elles veulent être une participation active à l'effort qui mobilise aujourd'hui le peuple de Dieu pour comprendre, vivre et annoncer que la foi au Christ donne sens à l'avenir de l'homme. ■

Lettre aux Communautés

Communauté Mission de France - BP 101 - 3 rue de la Pointe - 94171 Le Perreux-sur-Marne CEDEX.

Tél : 01 43 24 95 95 - Fax : 01 43 24 79 55 - Courriel : mdf@club-internet.fr - Site : <http://www.mission-de-france.com>

Directeur gérant	: Dominique Fontaine	
Responsable	: Danièle Courtois	
Comité de rédaction	: Pierre Chamard-Bois, Danièle Courtois, Dominique Fontaine, Michel Grolleaud, Pierre Lethielleux, Bernard Michollet, Yves Petiton, Christophe Roucou, Christelle Seguenot.	
Maquettiste	: Florence Mayjonade-Clayette	Relecture : Michel Grolleaud
Abonnements	: Sophie Mayjonade	Photos : Communauté Mission de France

France et étranger en 2008 : Abonnement ordinaire : 31 € – Abonnement de soutien : 38 € – Le numéro : 7,00 €

5 numéros par an

Nous consulter pour les envois par avion ou sous pli cacheté.

Pour tout changement d'adresse, envoyer la dernière bande et 2 timbres à 0,55 €.

Dépot légal n° 448 - Octobre 2008

Imprimerie Moderne Auxerroise
BP 142
89002 AUXERRE CEDEX

N° commission paritaire : 1109 G 85660



Dans ce numéro, nous ouvrons le dossier des **spiritualités non religieuses**.

Un constat de départ : bien que ne datant pas d'aujourd'hui (la franc-maçonnerie par exemple est née au XVIII^e siècle), désormais elles se multiplient et se diversifient essentiellement en dehors des religions instituées. Le développement de la consommation tous azimuts et de l'utilitarisme n'a pas asséché la recherche spirituelle, bien au contraire. Mais la majorité de quêteurs de sens ne se tournent plus vers les religions qui furent pendant des siècles les pourvoyeuses de traditions spirituelles. Elles provoquent de la méfiance car elles sont soupçonnées de formater l'esprit plus que le développer. L'émancipation des individus pousse à rechercher sa propre voie parmi les multiples possibilités désormais à portée de main.

Quand les croyances sont en crise et les utopies en berne que reste-t-il ? Les questions essentielles. Comment donner un sens à sa vie ? Comment affronter le malheur et la mort ? Comment faire jaillir la source d'amour qui est en soi ? Comment se libérer des liens qui nous emprisonnent ? Comment transmettre le meilleur et pas le pire ?

La question n'est pas d'abord à quoi ou à qui croire Le temps des messies et des gourous est passé pour bon nombre de personnes. Mais le désir est d'avancer en expérimentant, à tâtons, par essais et erreurs, avec d'autres si possible, une voie personnelle et unique, puisque chaque histoire est unique.

La question spirituelle, en quittant le pré carré religieux devenu caduc, investit peu ou prou tous les champs de l'existence : la santé, les loisirs, la sexualité, l'art, la formation, l'éducation. Sous des modalités diverses et éclatées.

Assistons-nous au crépuscule des traditions spirituelles qui explosent en de multiples éclats, perdant du coup leur puissance libératrice ? Ou vivons-nous l'émergence d'autres formes de spiritualité marquées par les

changements de civilisation que nous connaissons, formes encore largement inexplorées ? Le mariage de traditions différentes (par exemple bouddhiste et chrétienne) produit des fruits. Mais il apparaît encore trop limité, et souvent en rupture avec la vie quotidienne. La priorité est donnée à l'expérimentation par soi-même, avec le minimum d'a priori. Par exemple, on n'est souvent ni pour, ni contre le fait de croire en Dieu : c'est une question secondaire.

Apparaît le terme **de spiritualité laïque**, ouverte à des croyances diverses : « *Une spiritualité laïque s'adresse à ceux qui ont l'intuition d'une dimension sacrée de la vie et qui cherchent à vivre en accord avec cette intuition par une démarche consciente, qui se traduit jour après jour par des paroles et des attitudes d'ouverture à l'égard des autres, des attitudes de tolérance et de compassion ; par une droiture dans l'engagement, un sincère désir de servir, de même que par un travail sur soi.* »¹

Une question se pose aux chrétiens : ces champs de recherche spirituelle sont-ils concurrents des traditions chrétiennes ou sont-ils des lieux où se déploie aussi la révélation ? Sont-ils fréquentables sans qu'on se fasse *illico* taxé de syncrétisme ? Sont-ils "évangélisables" ? Y-a-il des lieux où il est possible d'échanger à ce propos² ?

La santé, le bien-être sont un point d'entrée privilégié. On pourra se reporter au numéro 245 de cette même revue³. Ici nous accueillons le témoignage de Gilles VANNEAU et de Brigitte MONTEIL qui pratiquent professionnellement l'ostéopathie et la kinésiologie : tous les deux notent l'importance d'une approche globale de la personne qui permette au patient de se remettre "debout".

1. Citation trouvée quelque part sur Internet. Les habitués des moteurs de recherche retrouveront facilement et découvriront des milliers de sites de langue française sur la question des spiritualités non religieuses. `

2. Voir par exemple la recherche menée par Bernard Ugeux, auteur, entre autres ouvrages, de *Guérir à tout prix ?* et de *Retrouver la source intérieure*, les deux aux Éditions de l'Atelier.

3. *Récits de soin, récits de vie, récits de foi*, juin-juillet-août 2008. En particulier, *Soutenir une démarche spirituelle en milieu hospitalier* dans la rubrique *Un livre, un auteur*. Mais aussi, la plupart des articles qui expriment l'importance de cette dimension spirituelle.

La recherche d'un bien-être dans sa peau apparaît comme l'élémentaire d'une recherche spirituelle.

Marie-Thérèse WEISSE nous confie que, dans la formation des éducateurs spécialisés, une véritable spiritualité de la "mise au monde" est pratiquée, même si le mot spiritualité n'y est pas utilisé⁴.

L'occasion de "présider" les obsèques civiles de l'épouse d'un ami permet à Dominique FONTAINE de nous partager cette expérience que Dieu parle là où on ne s'y attendrait pas.

Jean-Robert RAGACHE plaide pour une spiritualité active, ouverte, critique, à distance du dogmatisme religieux. Il montre ainsi que la recherche spirituelle n'est pas mise sous le boisseau de la raison.

Par les temps qui courent, plusieurs philosophes à la mode s'emploient à décrire une spiritualité sans Dieu. Michel CAZENAVE, qui a une longue expérience en ce domaine, nous éclaire sur ce qu'est pour lui une telle recherche spirituelle à visée universelle.

Jacques LECLERC nous initie à ce que nous pourrions appeler une spiritualité à la chinoise. L'enjeu est d'importance. Les contacts entre les civilisations occidentale et orientale qui se multiplient sur le plan économique ne peuvent faire l'impasse sur des cultures, des philosophies, des spiritualités très différentes de celles que nous connaissons. C'est un défi aussi au christianisme dont nous ne connaissons pour le moment que les variantes occidentale et moyen-orientale.

Jean-Marie GLÉ, philosophe et théologien, pose la question de la communicabilité de l'expérience, qui est le plus souvent considérée comme première dans la recherche spirituelle. Il nous donne ainsi quelques points de repère pour la réflexion.

Nous proposons, pour mesurer les enjeux de spiritualité aujourd'hui, une conversation avec Philippe CAPELLE, philosophe lui aussi. Il montre comment religions et spiritualités non-religieuses peuvent dialoguer si est prise en compte une

4. Qualifiée de laïque, la spiritualité y trouvera peut-être un jour une place plus explicite.

autre dimension, souvent considérée comme *à la limite*, la dimension mystique⁵. Mais la conversation a tourné aussi sur bien d'autres sujets que nous vous laissons découvrir.

Bernard MICHOLLET, du comité de rédaction, pose la question : Jésus est-il soluble dans des spiritualités sans Dieu ? Sagesse et religion chrétienne ont divorcé : chacun peut-il se servir avec honnêteté dans le patrimoine devenu disponible ?

Avec les rubriques *Un livre, un auteur* et *Sources*, Jean-Marie PLOUX propose une mise en écho entre le Christ philosophe de Justin et celui de Frédéric Lenoir. Intéressant à lire dans la même foulée.

Cette livraison n'ambitionne pas de couvrir le sujet abordé. Elle se propose simplement de sensibiliser à ce continent aux multiples paysages qui commence à émerger dans notre société hyper-moderne. Voilà sans doute des terrains féconds pour l'Évangile. L'Esprit nous y précède et nous y donne rendez-vous.

Bonne rentrée à chacune et chacun !

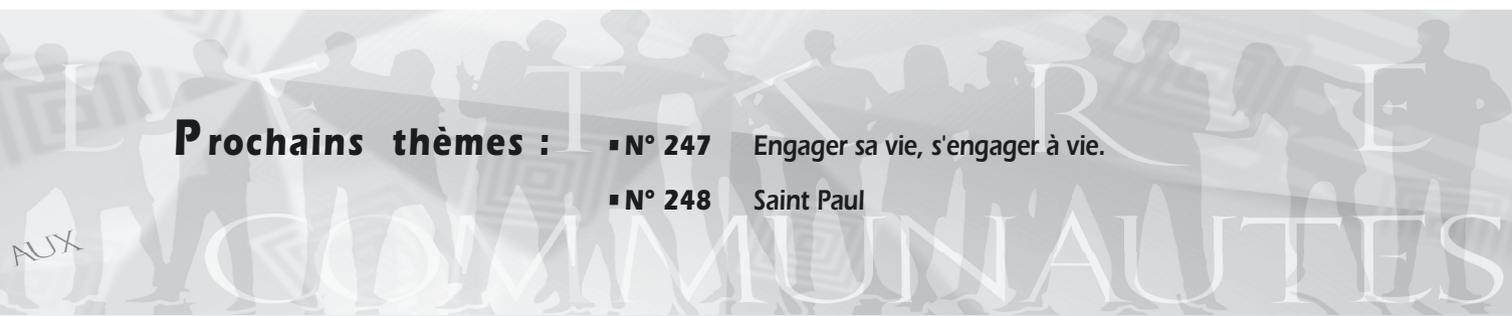
Pierre Chamard-Bois

Pour le Comité de rédaction

5. C'est ce qui explique peut-être l'intérêt que portent des personnes a-religieuses ou incroyantes à la mystique rhénane, à Thérèse d'Avila... Mystiques nées dans le giron chrétien mais qui inspirent largement au-delà de sa frontière.

Prochains thèmes : ■ N° 247 Engager sa vie, s'engager à vie.

■ N° 248 Saint Paul



Le bien être physique comme bien être global

par Gilles VANNEAU



**Gilles se présente
dans son témoignage.
Nous disons ici
quelques mots sur
sa profession :**

Beaucoup de quêtes spirituelles de nos contemporains reconnaissent une place importante au corps, non pour le maîtriser ou l'instrumentaliser, mais parce qu'il est partie intégrante de la personne. Des disciplines thérapeutiques, comme l'ostéopathie, privilégient une approche globale de la personne comme corps, psychisme et esprit, comme histoire et devenir. Elles engagent la relation entre le patient et le thérapeute.

J'ai découvert l'ostéopathie en 1981, à l'occasion de l'énurésie récurrente de notre fils aîné. Rien d'alarmant qui puisse faire craindre un retentissement sur sa santé future, mais pour laquelle l'approche de la médecine fut très axée symptomatique. Les résultats des différents traitements et conseils restant décevants, il fut ordonné la prise d'anxiolytiques, certes à posologie minimale, pour voir si le problème pouvait être résolu par cette voie-là, mais sans certitude.

Cela nous incita à rechercher une autre voie.

Dans cette recherche, l'ostéopathie fut une des pistes qui s'offrit à nous. Le problème fut résolu

en deux séances : en cause, un blocage du bassin à la suite d'une naissance en siège.

Kinésithérapeute de formation, je travaillais depuis onze ans dans un centre de rééducation : le travail en équipe soignante dans un réel partage des compétences, mises au service des soins apportés aux patients, donnait de bons résultats.

Mais il me semblait qu'il manquait "un quelque chose" de mal identifié qui laissait une impression d'inachevé.

Cette découverte de l'ostéopathie a attisé ma curiosité : comment un traitement uniquement manuel, doux, a-t-il pu vaincre l'énurésie de notre fils ? Simple coïncidence temporelle, réelle action ?

Je me suis donc documenté. Dans toutes mes recherches, un concept revenait sans cesse : la globalité. L'individu ne se résumerait pas seulement à la somme de ses parties constituantes, mais à un tout organisé.

En 1874, naissait une nouvelle forme de médecine, baptisée "ostéopathie" par son concepteur, Andrew Taylor Still, introduisant en particulier cette notion de globalité de l'être humain, pris en tant qu'entité physique, psychique et spirituelle, et des inter-relations inhérentes entre toutes ses com-

posantes pour une finalité propre qui est le maintien de l'état de santé, le tout dans une interaction de cette entité humaine avec son environnement.

Depuis longtemps, je suis engagé dans diverses associations et mouvements (catéchèse, aumônerie, préparation au mariage...). À la réflexion, ces engagements ont un point commun : "l'Autre".

C'est sans doute, pour partie, ce qui m'a amené à choisir ma profession de kinésithérapeute : apporter un mieux-être physique aux patients dont j'avais la charge. Un des avantages du travail en centre de rééducation est cette relation au temps, différente du travail en cabinet libéral, qui autorise des échanges différents avec les patients : les pathologies lourdes qui nécessitent de longues semaines de rééducation en centre, outre le handicap physique, bouleversent tout l'environnement personnel du patient sur bien des plans. Ce temps disponible peut être propice à discussion sur tous les aspects du handicap.

La découverte de cette globalité de la médecine ostéopathique m'a conforté dans l'idée qu'il me fallait en savoir plus. Nous sommes en 1983 et j'ai donc décidé d'étudier l'ostéopathie, en sachant que le cursus des études durait six années.

Marié et père de trois enfants, je n'aurais pas pu entreprendre cette nouvelle formation sans l'approbation de ma femme, car toute la famille indirectement a été impliquée dans cette décision.

Diplômé ostéopathe en 1989, j'ai démissionné de mon poste de kinésithérapeute et ouvert un cabinet de consultation en libéral.

Rapidement, je suis devenu enseignant dans l'établissement qui m'a formé, pour en être le codirecteur quelques années plus tard.

En devenant ostéopathe, j'avais fait plus que de changer de métier.

Je suis passé d'une approche du soin apporté à la personne, guidée par une pensée analytique de causalité (un des modes de fonctionnement de la médecine), à une pensée complexe telle que définie par Edgar Morin, et à une approche systémique de l'individu qui intègre la notion d'interrelation d'entités définies comme un ensemble de systèmes et de sous-systèmes interactifs.

Andrew Taylor Still disait que « *que Dieu avait mis en l'homme tous les remèdes pour faire face à toutes les maladies et se maintenir en équilibre de santé* ».

Ce concept qu'il faut replacer dans son contexte et au niveau des connaissances de l'époque, indique bien que l'ostéopathie ne se résume pas simplement en l'application de techniques de correction.

Une lésion ostéopathique est définie par une perte de mobilité d'un élément d'un système ou d'un sous-système qui perturbe son fonctionnement normal, aussi bien localement qu'à distance, en tenant compte de son environnement.

Cette perte de mobilité peut résulter d'un événement causal clairement identifié (traumatisme, fracture, intervention chirurgicale, maladie...) et par la douleur provoquée en relation, mais aussi par toute autre cause souvent muette et plus insidieuse.

La société dans laquelle nous vivons est fortement pourvoyeuse de pathologies induites, dont la causalité est beaucoup plus subtile mais qui peut entraîner les mêmes pertes de mobilité.

Combien de patients viennent en consultation pour une douleur bien précise, pour laquelle les examens pratiqués se révèlent négatifs, mais pour laquelle on pointe une origine psychologique ou environnementale perturbant le système en relation ?

On note bien souvent qu'un motif de consultation n'est que l'expression d'un mal-être mal défini ou même parfois bien défini, que le patient ne veut pas ou n'ose pas aborder franchement.

Le but d'un traitement ostéopathique est donc de remettre le patient "debout" : c'est-à-dire qu'au-delà de la correction technique physique, le praticien doit tout mettre en œuvre pour que cette correction soit intégrée dans tous les systèmes et sous-systèmes en relation avec le motif de consultation : ce qui nécessite un temps essentiel d'explication auprès du patient.

Cela veut dire que le patient pourra retrouver en lui toutes les possibilités nouvelles, et sur tous les plans, pour assurer sa meilleure santé possible, en tenant compte bien sûr de la réalité des conséquences cliniques de sa maladie.

Il est impératif que le patient soit acteur et responsable de sa santé. C'est, à mon avis, une des façons qu'a le patient d'intégrer le bien-être physique comme bien-être global.

De par mes fonctions d'enseignant et de directeur d'établissement, je suis responsable auprès des étudiants mais aussi pour leurs futurs patients de leur apprendre un métier leur permettant d'être

des professionnels autonomes, responsables et compétents.

Pour des raisons d'apprentissage, il faut bien sûr passer par un apprentissage subdivisant le corps humain en différentes parties, mais il est essentiel et le plus rapidement possible d'introduire le concept de globalité si particulier de cette approche ostéopathique.

C'est ce qui fait toute la richesse de ce métier. Tel un catalyseur qui favorise une réaction chimique mais qui n'entre pas dans la composition finale du produit, l'ostéopathe par ses techniques apporte soulagement au patient, mais surtout favorise une autorégulation durable de la santé du patient.

Se pose alors la question de ma position de chrétien face au patient et à sa prise en charge. Je suis intimement convaincu qu'un quelconque prosélytisme serait totalement déplacé dans ce contexte. Ma foi me convainc de mes références et de leur place dans une relation au patient, mais chacun reste libre de ses convictions.

Je crois qu'il faut savoir rester humble : l'ostéopathe soulage physiquement le patient par ses techniques de soins, bien sûr dans son champ de compétence, et contribue au bien-être global dont le patient doit rester le chercheur actif. ■

Dimension spirituelle de ma pratique de la kinésiologie



**Brigitte mariée
avec Alain, a cinq
enfants entre 13 et
23 ans. Kinésiologue
et ostéopathe,
elle travaille
actuellement dans
un cabinet médical avec deux
médecins, trois infirmières, une
secrétaire et une diététicienne.**

par Brigitte MONTEIL

J'ai commencé ma vie professionnelle avec le métier d'infirmière qui m'a laissé dans l'insatisfaction par rapport à ma conception des soins. En effet, j'ai constaté que dans nos structures hospitalières, l'humain était peu pris en compte dans sa globalité, mais plutôt pris en charge et très morcelé avec une difficulté à se réunifier et parfois à retrouver son identité, à mon sens.

J'ai découvert il y a vingt ans la kinésiologie, que j'ai expérimentée pour moi-même. Elle m'a permis d'avancer sur mon chemin de vie et m'a ouvert des portes dont j'ignorais même l'existence.

J'ai été séduite par cet outil et je me suis formée il y a dix ans à cette nouvelle approche qui correspond mieux à ma sensibilité et à ma conception de l'état de santé.

En effet, la kinésiologie utilise le test musculaire comme moyen de communication avec le corps, partant du principe que tout est inscrit dans notre corps qui est en quelque sorte notre « disque dur ». Notre histoire personnelle (nos vécus, ressentis, émotions...) y est enregistrée depuis notre conception, et sans doute au delà car les deux cellules originelles, mâle et femelle sont déjà porteuses d'une multitude d'informations. C'est en communiquant avec les mémoires cellulaires du corps et en levant les blocages enregistrés en chacun, que je tente d'aider l'autre à atteindre ou retrouver son état d'excellence.

Je considère que permettre à l'homme de vibrer sur sa partition musicale ou son chemin de vie personnel, c'est lui permettre d'accéder à l'état de santé, de retrouver l'état d'harmonie qui permet cette vibration quand le corps entre en résonance, cette vibration subtile qui me parle du vivant en chacun. La kinésiologie est un outil qui permet de

ré-harmoniser, de réajuster, d'accorder ses différents corps (physique, mental, émotionnel, spirituel), de les faire résonner et chanter ensemble afin de retrouver l'harmonie, où la vie peut se lire, peut se dire. Mon travail consiste à aider les personnes à comprendre (prendre avec) et connaître (naître avec) ce qui se joue dans leur histoire personnelle, en tenant compte de toutes les souffrances, colères, non-dits, blessures emmagasinées, afin de rendre libre et praticable leur chemin de vie.

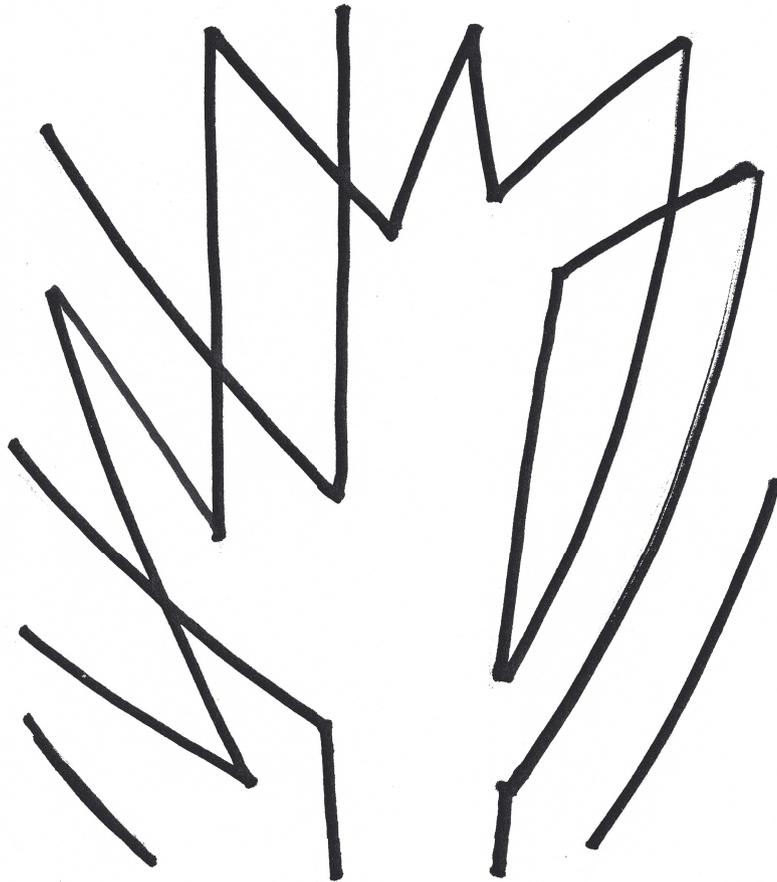
La dimension spirituelle de ma pratique s'inscrit en premier lieu dans ma foi en l'homme et en ses dons. Je pense que nous avons des possibilités énormes, et que l'homme est doté de ressources insoupçonnées. Comme nous le confirment les scientifiques, nous n'utilisons qu'une parcelle de notre cerveau, une partie reste inexploitée. Nous connaissons tous autour de nous des personnes condamnées par la médecine, et qui sont pourtant toujours vivantes... comment est-ce possible ? Pour moi, l'homme est un être illimité, et les limites qu'il possède sont entièrement fabriquées par lui. Certaines sont nécessaires et nous servent de protections ou de sécurité, mais d'autres sont sclérosantes, résultant de notre éducation ou de

croances innées ou acquises par notre histoire. Je tente par mon travail de faire prendre conscience aux personnes comment elles ont tissé leur trame de vie, et nous travaillons ensemble afin qu'elles se libèrent de leurs limitations.

Je crois en les multiples visages de l'homme, en ses différentes facettes, et j'aime à les mettre en valeur. Permettre à chacun de se reconnecter à ses propres ressources et prendre appui sur ses axes de forces, plutôt que se laisser envahir par ses faiblesses et les tragédies de son histoire. C'est croire en l'autre et en ses capacités et possibles. Si moi j'y crois, je lui permets d'y croire aussi. À ce propos, je me régale de travailler avec les enfants car si l'on croit en eux et qu'on leur démontre leurs capacités, c'est magique... Ils mettent en place les systèmes adéquats beaucoup plus rapidement que les adultes. Et c'est eux qui réclament de revenir en consultation. Retrouver son véritable potentiel et vivre à travers lui, en lui permettant d'exister, d'exprimer sa puissance innée et comprendre que le levier qui soulève le monde est en nous, et qu'il constitue le chemin qui nous mènera à l'acquisition de notre libre arbitre.

Bien sûr, c'est permettre à l'autre de rejouer sa partition, donc de retrouver la bonne tonalité, d'éliminer ou de rajouter les bons dièses et bémols, mettre les nuances..., mais c'est aussi, à travers cela, le reconnecter à sa dimension spirituelle, quelles que soient ses convictions. Que chacun puisse sentir le vivant pulser en lui et qu'il puisse le vivre, l'exprimer et le partager. Je reverrai encore longtemps les yeux de cette jeune femme de 29 ans, pétillants de bonheur quand elle m'a annoncé en rentrant dans mon bureau : « *je suis enceinte naturellement* ». Je l'avais vue deux mois auparavant pour un problème de stérilité marqué par un vécu douloureux (que l'on avait déjà travaillé ensemble), elle en était à sa cinquième fécondation in vitro et craquait littéralement. Elle est redevenue vivante, elle a retrouvé sa flamme de vie... et chaque histoire me parle du divin en chacun, indépendamment de nos croyances.

L'homme est appelé à évoluer, à se transformer, à grandir sans cesse, et c'est en prenant soin chacun de notre terre intérieure que nous pourrions œuvrer pour les autres et les générations futures. ■



A. Green

Parler de Dieu... ou le laisser parler



**Dominique est
vicaire général de la
Mission de France.**

par Dominique FONTAINE

C'est souvent lors d'obsèques que s'exprime la spiritualité qui a animé nos amis athées. Voici ce qui m'est arrivé il y a quelques mois.

Dominique est un vieil ami avec qui j'avais milité au bureau national de l'UNEF. Militant communiste convaincu, il fonctionnait beaucoup à l'humour et me "chambrait" souvent autour de la question de Dieu. De famille athée depuis plusieurs générations, il avait pourtant de nombreuses références culturelles et historiques sur le christianisme. Dominique et Anne, sa compagne avec qui

il allait avoir deux fils, étaient venus à mon ordination. La liturgie les avait touchés. Lors de la fête, le soir, j'avais parlé avec eux. Je me souviens d'avoir entamé une discussion sur Dieu. C'est de lui dont je parle à la fin de mon livre¹, quand je raconte que je l'ai retrouvé en 2005 à l'occasion de l'enterrement d'un autre ami du bureau national de l'UNEF. À la sortie du cimetière, il y avait eu un vin d'honneur à la maison de Fontenay, où avait eu lieu la fête de l'ordination. C'est là que Dominique me dit : « *La dernière fois que nous nous sommes rencontrés, c'était pour ton ordination comme prêtre, il y a vingt-cinq ans.* » Et il se lance dans une grande discussion sur Dieu. Tout à coup, je prends conscience que nous reprenons le dialogue là où nous l'avons laissé il y a vingt-cinq ans ! Il est toujours athée, mais la vie l'a rendu plus humble dans ses affirmations... et moi aussi. Nous nous quittons en nous disant : « Il faudrait que nous nous revoyions un de ces jours, pour parler de la mort et de la vie, de ce monde que nous voulons continuer à transformer. »

Je l'ai revu quelques mois plus tard à un concert de la chorale à laquelle il participait avec

Anne, sa femme. Il était touché que je parle de lui dans le livre.

Et voici qu'il y a un an il me téléphone pour m'annoncer qu'on a découvert qu'Anne est atteinte par une maladie dégénérative dans laquelle le système nerveux ne commande plus les muscles. Les médecins lui donnent un an à vivre. Il veut se préparer à cette échéance et me demande d'être là pour animer la cérémonie des obsèques. Nous passons une soirée ensemble. Il me raconte leur histoire, leurs origines, leurs passions. Anne est aussi de famille communiste depuis plusieurs générations, marquée par l'éducation populaire. Elle a travaillé dans l'urbanisme et la culture à la mairie de Saint-Denis. Directrice du Festival de Saint-Denis, elle a été ensuite directrice de "Musique et danse" dans le Val-de-Marne, puis depuis neuf ans, dans le Finistère. Avec sa mère et une partie de sa famille, elle s'est installée là-bas dans un petit port sardnier. C'est là qu'elle a vécu, depuis la terrasse qui donne sur la mer, ses derniers mois où la paralysie l'a gagnée. Elle faisait de la voile depuis son adolescence et y avait initié Dominique. Elle a été chef de

1. *La foi des chrétiens racontée à mes amis athées*, Éd de l'Atelier, 2006.

bord haute mer. Dominique me dit qu'elle souhaitait que ses cendres soient dispersées au large des Glénans.

Un lundi d'avril, Dominique me téléphone pour m'annoncer qu'Anne vient de décéder. Il vient me voir avant de partir pour la Bretagne. Nous parlons longuement. Je le rejoins le vendredi suivant, jour des obsèques.

Dans le train qui me conduit en Bretagne, j'écris quelques notes de ce que je compte dire cet après-midi. Je suis chargé d'accueillir les gens, d'introduire les divers intervenants et d'ouvrir une conclusion.

Un drap rouge dans un écrin de verdure

Sur le quai de la gare, Dominique est là pour accueillir ses amis. Il me présente : « *C'est notre camarade prêtre ouvrier qui va conduire la cérémonie. Je lui ai demandé de venir car pour être athées, nous n'en sommes pas moins hommes !* », dit-il en parodiant Molière, avec le style d'humour qui est familier à tous ses amis.

Nous arrivons à la maison, une ancienne

conserverie de sardines. Elle domine le petit port qui n'abrite plus de bateaux de pêche, mais seulement des bateaux de plaisance. Au centre de la cour se trouve le bateau familial, appelé Louarn Ruz, le "Renard rouge", en souvenir des révoltes bretonnes, me précise Dominique. J'entre dans le vieux hangar où Anne aimait organiser des repas et des fêtes. C'est là que Dominique et Anne ont fêté leur mariage. La cérémonie aura lieu derrière, dans une magnifique prairie bordée d'arbres, un superbe écrin de verdure ombragée où des spectacles sont souvent organisés.

À part Dominique, je ne connais personne. Je fais connaissance avec leurs deux fils, avec la mère d'Anne qui vient de perdre son mari il y a deux ans, avec les amis d'enfance, les voisins, les collègues de travail. Je découvre celles et ceux qui ont entouré Anne d'un système de soins adaptés jusqu'à sa mort. Son cousin médecin me dit son étonnement d'avoir senti l'humanité de tous ces professionnels et bénévoles qui l'ont entourée. Dominique me présente celles et ceux qui doivent prendre la parole ou jouer de la musique. On revoit le conducteur de la cérémonie. Je vais me recueillir un instant au bord de la mer.

Le camion des pompes funèbres arrive dans

la cour. Un ami de la famille joue un morceau d'accordéon pour nous conduire en procession à travers le hangar vers la prairie. Là, un drap rouge est posé sur l'herbe, un micro et un pupitre sont disposés à l'ombre d'un arbre magnifique. Je vois arriver une foule que je n'attendais pas, 150, 200 personnes. Tout le monde s'installe en prenant une chaise, en s'asseyant sur un muret ou en restant debout derrière. Un autre musicien sonne de la cornemuse au moment où arrive le cercueil, posé sur le drap rouge. Je m'incline.

Des valeurs qu'on peut qualifier de spirituelles

Je prends la parole pour accueillir les uns et les autres. Je me présente ensuite, en m'adressant à tous à travers Dominique : « Nous nous sommes connus il y a plus de trente ans dans nos folles années étudiantes où nous militions à l'UNEF. Nous ne nous sommes pas revus pendant 25 ans, depuis le jour où j'ai été ordonné prêtre et où vous étiez présents tous les deux. L'an dernier, Dominique, tu m'as tenu au courant de la maladie d'Anne. J'ai beaucoup pensé à vous depuis lors. Tu as souhaité que je sois là aujourd'hui avec vous tous parce que,

me disais-tu lundi dernier, nous sommes amis et camarades. Et tu ajoutais : *« Nous partageons avec toi des valeurs qu'on peut qualifier de spirituelles »*.

Même si nous savions dans notre tête que ce moment de la mort allait venir inéluctablement pour Anne, ce moment n'est pas plus facile à vivre pour autant. C'est peut-être même plus dur, disais-tu, Dominique.

La vie nous l'apprend : si nous voulons que cette vie qui nous a été donnée soit féconde, qu'elle puisse se transmettre à d'autres, il nous faut accepter de passer par des pertes. Accepter de ne pas être des gagnants, accepter de perdre ce qu'on avait acquis. C'est un mystère de notre condition humaine. Mais pour Anne, avec sa maladie, cette perte, perte de ses capacités jusqu'à perdre peu à peu son souffle, c'est dur, trop dur, pour elle, pour toi Dominique, pour vous sa mère et ses fils.

Pourquoi la souffrance ? Je n'ai pas plus de réponses que vous. Je n'ai pas de réponse qui mettrait du sparadrap sur la blessure que représente la souffrance d'Anne, celle que vous vivez, en particulier la souffrance de ceux qui ont perdu leur propre enfant, comme vous sa mère et comme d'autres parmi nous.

Mais maintenant qu'Anne est arrivée au bout

de sa vie, nous vivons un moment important : nous sommes en face de la totalité de son existence. Nous allons nous donner la parole, pour nous dire les liens qui nous unissent à elle, pour dire ce que nous gardons d'elle. »

Derrière la mort se dessine une naissance

Les premières à prendre la parole sont deux jeunes étudiantes en théâtre. Elles lisent un poème d'Aragon : « Que la vie en vaut la peine ». Puis elles témoignent :

« Dans ces instants reviennent avec violence tous les moments partagés. Ils nous déchirent parce qu'on les croit perdus. Et pourtant ils sont bien là en nous. Parce qu'ils nous ont fondés. Nous sommes faits de cette étoffe là. Nous sommes faits de vous. »

Je me souviens de notre dernière rencontre avec Anne ici même. J'étais étonnée par la joie et le goût de la vie qu'elle avait su nous transmettre. Nous réparions l'âme allègre avec une soif d'inventer, de continuer à lutter pour rendre possibles les rêves. Anne me donnait la force de croire en mon chemin. Je repense à tous ces moments avec vous deux qui nous ont fondées. Derrière la mort se dessine une naissance. La

naissance d'une nouvelle vie que l'on se doit d'affronter seul et que l'on doit vivre pleinement et plus encore en l'honneur de ceux qui sont partis. Nous sommes les enfants de vos rêves et de vos amitiés et nous allons continuer à l'être, pour que les morts restent jeunes. »

Un silence se fait. Je suis époustouffé de ce que viennent de dire ces deux jeunes filles. Je leur demanderai leur texte tout à l'heure. C'est tellement proche de ce que je cherche à dire depuis longtemps sur la foi, cette « foi qui sauve », dont parle Jésus.

Vient le temps d'interventions plus officielles, de représentants de la DRAC, des institutions et associations avec lesquelles Anne a travaillé. Là encore, rien à voir avec des condoléances traditionnelles. Tous évoquent son écoute, son professionnalisme, son engagement : « Elle savait créer des liens improbables entre les cultures et les personnes ». « Je garde d'elle son envie d'entrer dans l'intelligence des autres pour construire des projets partagés. »

Un ami guitariste interprète un morceau qu'il jouait en duo avec Anne : « Vous écouterez le silence des notes de sa partition à elle. »

Plusieurs personnes viennent lire l'ensemble des messages reçus par internet. On prend le temps pour cela. Personne ne semble trouver le temps long. Des mots reviennent, qui évoquent et dessinent le mystère de sa personne : engagée jusqu'au bout, chaleureuse, généreuse, attachante... On souligne sa profonde humanité. Un mot revient souvent : C'était un être lumineux : « *Elle avait illuminé la vie de ceux qui ont croisé son chemin. Je garde d'elle un souvenir lumineux de courage, de conviction et de force.* » Des chefs d'orchestres informent que leur prochain concert lui sera dédié.

J'annonce qu'après un morceau de Schubert ceux qui le veulent pourront venir au micro prendre la parole. Pendant la musique je sens un profond recueillement. Et voilà que durant une demi-heure beaucoup vont se relayer au micro, amis d'enfance, voisins de la mère d'Anne, collègues de travail... L'un a préparé un poème, l'autre pousse une chanson de mer, la troisième dévoile un souvenir intime, le suivant lance un trait d'humour, une autre exprime une pensée profonde.

2. À ce moment-là, j'ai laissé tomber mes notes et je n'ai donc pas de traces écrites de mon intervention.

3. Le faire-part disait, sous une photo d'Anne à la barre du Louarn Ruz : « *Lundi au matin Anne a rejoint l'horizon.* »

Une profondeur d'humanité qui passe en nous

Je sens qu'il est temps pour moi de rassembler ce qui a été exprimé. Je m'avance et dis en substance² :

« Il y a des moments dans la vie où le temps s'arrête, où nous sommes transportés dans une autre dimension du temps : Oui nous vivons un moment d'éternité. Ce qu'il nous a été donné de découvrir d'Anne nous ouvre à ce qui est au plus profond de nos propres vies. Nous ne nous connaissons pas tous, et nous sommes si différents. Mais nous avons le sentiment de former une même famille autour d'Anne. En ce jour, elle fait partie de nous, de notre identité. Si Anne a rejoint l'horizon³, c'est qu'elle est devant nous, c'est qu'elle nous invite à traverser la mer. L'un de nous disait à l'instant : "*il ne faut pas parler d'Anne au passé, il faut cultiver son souvenir, pour que son souvenir ne se perde pas*". Je crois qu'il s'agit de bien plus qu'un souvenir. Nos deux jeunes amies tout à l'heure di-

saient qu'Anne était en elles. Elles parlaient même de naissance : *« Derrière la mort se dessine une naissance »*. Anne a terminé sa vie, elle a perdu peu à peu son souffle, mais elle a transmis ce souffle à nos amies, et à travers elles, à nous tous ici rassemblés en ce jour.

Oui peut-être s'agit-il d'une nouvelle naissance ? Peut-être sommes-nous en train de vivre, chacune et chacun et tous ensemble, comme une naissance ? Une naissance à une nouvelle façon de vivre, d'envisager la vie, de nous engager avec les autres. Anne nous transmet son engagement pour que tous puissent accéder à la culture, à l'activité de création, que tous puissent faire entendre leur voix, pour que ceux qui subissent des injustices et des exclusions puissent se lever et trouver autour d'eux une présence solidaire. Anne a accompli sa vie, à travers ce qu'elle désirait vivre et faire vivre, nous en sommes les témoins. Elle a accompli sa vie aussi à travers ce qu'elle a dû vivre, ce qu'elle a subi, ce qu'elle a dû perdre. Il lui a été donné une profondeur d'humanité qui aujourd'hui passe en nous. Oui, par elle, nous commençons à renaître.

Dominique, dis-nous maintenant cette profondeur d'humanité que tu as découverte avec Anne, depuis 34 ans que vous vivez ensemble. »

Nous avons vécu mille ans

Les deux jeunes qui ont pris la parole au début lisent alors ce message étonnant du mari d'Anne :

« Ce n'est pas tout à fait comme ça qu'on voyait la fin de notre histoire. À dire vrai on ne la voyait pas du tout. Nous ne sommes pas de ceux qui rient un peu en attendant la mort. Il faut s'en persuader, la vraie vie est bien ici, dans nos passions, au détour de nos rêves, de nos combats et de nos espoirs.

Elle ne se révèle pas au coeur du désarroi.

Nous n'avons pas protesté lorsque nous avons compris. Que ce soit nous ou d'autres n'avait strictement aucune importance.

Ce que nous avons compris surtout, c'est que pour sauver ce qui pouvait l'être dans une telle folie, c'est bien qu'il fallait l'accepter. Nous n'avons pas lutté non plus. Mauvais perdants, il n'y avait aucun intérêt à se lancer dans une bagarre inutile, perdue d'avance. D'ailleurs, alors que nous pensions jouer la partie avec un coup d'avance, la maladie a toujours gardé la main, à son rythme, jusqu'à nous submerger.

Alors, nous avons simplement décidé de vivre

pleinement les instants qui restaient. Nous les avons vécus dans une rare intensité. Le décompte de l'horloge n'avait plus tout à fait la même valeur pour nous. Chaque heure, chaque journée, chaque semaine, le temps est devenu rare et précieux. Nous l'avons, comment dire ?... savouré. Et comme dans les contes, nous avons vécu mille ans...

C'est avec vous, grâce à vous que nous avons traversé ce moment avec dignité. Nous avons senti le châte de l'amitié se poser sur nos épaules. Nous avons senti votre présence, votre attention nous envelopper. Votre aide nous a été indispensable. Est-ce que, quand tout va bien, on mesure bien cela : la juste valeur de l'amitié ?

Anne a vécu toutes les vies qu'elle a voulu vivre. Avec enthousiasme. Avec exigence. Avec détermination. Avec rage parfois. Anne était une femme de conviction. Elle a consacré une énergie singulière à faire partager son amour de la musique et plus encore cette démarche forgée au creuset de l'éducation populaire, héritage de 1936, de la Libération, et 68. Celle dont Louis Aragon dit qu'il faut la partager comme on partage sa place au soleil.

Cet engagement progressiste, elle le portait en elle. Issue d'une famille de culture communiste, militante elle même, l'idée qu'elle se faisait de son travail était intimement liée à sa vision de la société.

Elle a connu des instants lumineux au festival de Saint Denis.

Elle a noué des amitiés indéfectibles dans le Val-de-Marne.

Enfin, elle a été profondément heureuse ici, à Musique et Danses, dans le Finistère.

Vous imaginez certainement le plaisir qu'elle avait à parcourir ce département et cette région.

Vous imaginez certainement le bonheur qu'elle avait à construire ces projets collectifs qui jusqu'au bout l'ont portée.

Elle avait besoin de la mer. Pas d'une mer romantique, non. Elle aimait la mer en vrai. Celle qui porte et qui rapproche les hommes. Une mer d'équipage, de chalutiers, de cargos, de navigation au long cours, une mer de Fasnet, une mer de Fromveur, une mer de Raz de Sein, de chenal du Four, une mer des Glénans, une mer où l'Irlande disparaît dans la nuit qui s'avance, en route avec Louarn Ruz, pour l'archipel des Scilly.

Une mer où elle retournera.

Et pour le reste ça restera entre nous deux.

Nous allons nous séparer maintenant. Moment insolite, nous qui marchons côte à côte depuis si longtemps. Nous avons tant de choses à faire ensemble. Elles se feront sans elle. Mais elles se feront.

Car si les hommes et les femmes disparaissent un

jour, leurs rêves eux, ne meurent jamais. »

Pendant la lecture, une musique a débuté qui se poursuit ensuite. Il s'agit du final de *“Didon et Énée”*, un opéra de Honneger dont Anne avait suivi la production à Saint-Denis. Dans ce final, Didon demande à sa fiancée de ne pas l'oublier.

Je pose ma main sur le cercueil, les porteurs prennent le cercueil et l'emportent dans le camion en vue de la crémation, à laquelle nous n'assistons pas. À travers le hangar ouvert, nous apercevons le bateau dans la cour, orienté vers la mer. Le camion s'en va. La musique s'arrête. Après un moment de silence, les gens se regardent et commencent à se parler. Nous nous retrouvons dans le grand hangar autour d'un verre de cidre et de pâtisseries bretonnes.

Leurs rêves ne meurent jamais

Je suis impressionné de ce que les gens se disent entre eux et me disent, sur la qualité de la cérémonie et sur ce que cela évoque pour eux. La plupart sont athées, ou en tout cas n'ont avec la foi chrétienne qu'un rapport très distant ou lié à l'enfance. Je rencontre un groupe de paroissiens

du village. Je leur dis que j'ai senti qu'il n'était pas utile que je parle explicitement de Dieu. Je sollicite du regard leur avis. L'un d'eux me fait remarquer que le nom de Dieu a quand même été cité... dans le poème d'Aragon. Un autre me dit : *« J'ai remarqué que vous n'avez pas parlé de Dieu, mais cela ne posait aucun problème, on avait l'impression que quelque part Dieu parlait à travers vous »*.

Je ne réponds pas, mais je reçois cette parole comme une révélation. *« Dieu parlait à travers vous »*... Ce “vous” me concerne certainement mais concerne aussi tous ceux qui ont pris la parole dans ce moment où nous avons tous été engendrés à une nouveauté de vie.

Au moment du départ, Dominique m'embrasse et me dit : *« Il faut qu'on se revoie. »*

Dans le train du retour, je repense à la dernière phrase de son message : *« Car si les hommes disparaissent un jour, leurs rêves eux ne meurent jamais. »* Je n'y avais pas vraiment prêté attention, car le mot rêve n'est pas un mot que j'emploie pour dire le fond de notre existence. Mais en relisant l'intervention des deux jeunes filles, je remarque qu'il est aussi employé : *« Nous repartions*

l'âme allègre avec une soif d'inventer, de continuer à lutter pour rendre possibles les rêves. [...] Nous sommes les enfants de vos rêves et de vos amitiés. » Ces rêves qui ne meurent jamais disent peut-être quelque chose d'essentiel de la spiritualité et de la mystique de ces générations de militants. J'en parlerai avec Dominique quand nous nous reverrons.

Il me semble aussi que je pourrai cette fois lui parler de Dieu. Je pourrai lui exprimer comment ma relation à celui que nous appelons Dieu sous-tend ce que j'ai pu dire à partir de la profondeur d'expérience humaine qui s'est exprimée dans la cérémonie. Mais je voudrais aussi lui demander de m'aider. J'ai besoin de lui, de son expérience de "foi" si proche de la mienne, pour pouvoir dire dans des mots nouveaux ce Dieu qui en Jésus a entrelacé son existence et sa parole à notre vie et à notre parole. ■

Pour une spiritualité sans transcendance ?



Historien, ancien Grand Maître du Grand Orient de France, Jean-Robert Ragache a été professeur à l'École Normale de Rouen, il est l'auteur de plusieurs ouvrages, entre autres *Histoire de la Normandie*.

par Jean-Robert RAGACHE

Dire aujourd'hui que le monde manque de points de repères est devenu un truisme largement répandu. Le monde est insignifiant, c'est-à-dire manque de sens, dans la double acception intellectuelle de signification et morale de direction. Mais est-ce la première fois que les hommes ont ce sentiment d'incertitude et d'inquiétude ?

Deux textes semblent infirmer cette impression. Le premier dit : « *Toutes les barrières ont été bousculées. Sur les terres vierges sont édifiées des villes. Le monde est sillonné de routes. Tout bouge, rien n'est resté dans l'ordre de jadis.* » Et le second affirme : « *Le monde qui s'élève est encore à moitié engagé sous*

les débris du monde qui tombe. Au milieu de l'immense confusion que présentent les affaires humaines, nul ne saura dire ce qui restera debout des vieilles institutions et des anciennes mœurs et ce qui achèvera d'en disparaître. » Le premier document a été écrit par Sénèque en 60 après Jésus-Christ, le second par Tocqueville en 1835.

Alors, nouveau ce sentiment d'instabilité ? Certes, l'échelle des problèmes a sans doute changé. Aujourd'hui les frontières sont tombées, non seulement pour les hommes, les marchandises et les capitaux, mais aussi pour les maladies et les pollutions. D'autre part la modernité aujourd'hui c'est l'éphémère, la mobilité, la flexibilité. La mondialisation, ce n'est pas l'universalisme qui prônait une égalité de tous les êtres humains, mais une compétitivité acharnée qui creuse les inégalités. Aujourd'hui encore, l'affirmation de l'individualité du *XVIII^e* siècle qui avait abouti à la Déclaration des Droits de l'Homme et du Citoyen, s'est muée en individualisme narcissique, culte du moi égoïste et revendication identitaire, mais aussi régression communautaire qui enferme l'individu dans un déterminisme de fermeture. On assiste également à une montée de l'obscurantisme dont le créationnisme n'est que l'un des aspects, remettant en cau-

se les découvertes scientifiques datant la naissance de l'univers et du système solaire et niant toute évolution de l'humanité. Pierre Bourdieu à ce sujet écrit : « *l'obscurantisme est revenu mais cette fois, nous avons affaire à des gens qui se recommandent de la raison* ». Un obscurantisme mené d'ailleurs par des extrémistes politiques et qui, parti des États-Unis, tend à gagner le monde entier. La rationalité des grandes religions bat en retraite devant l'affectivité et l'aspect émotionnel des nouvelles formes de religiosité. Malraux a-t-il dit « *Le *XX^e* siècle sera religieux (ou spirituel) ou ne sera pas* », ce qui, au fond, n'a aucune signification ? En tout cas, il a dit « *Au *XX^e* siècle, face à la plus grande menace qu'ait connue l'humanité, il faudra réinventer les dieux ; les dieux, c'est-à-dire les torches une-à-une allumées sur le chemin de l'homme pour l'arracher à la bête* ».

Voilà qui est plus conforme à la pensée de l'écrivain et à sa vision de l'avenir.

Mais s'il est un domaine qui caractérise le mieux notre époque, c'est celui de la temporalité. Aujourd'hui, seul le présent compte. Nous vivons dans l'urgence, dans l'immédiateté, l'instantanéité, le tout accentué par une médiatisation qui accentue le phénomène en abreuvant le public d'informations sans cesse renouvelées. Mais où est le recul

par rapport à l'événement, la prise de distance par rapport aux faits ? Où est le temps de la réflexion ? Car là encore, c'est l'émotion qui prime et la pensée qui est captive. Or ce présent omniprésent est destructeur d'un passé qui cesse d'être un ancrage commun, et du futur qui cesse d'être un projet et d'avoir un avenir.

George Orwell dans *1984* écrivait : « *Quand on contrôle le présent, on contrôle le passé et quand on contrôle le passé, on contrôle l'avenir* ».

Sombre tableau donc de ce monde qui semble en voie de perdition et dont la dégradation menace l'humanité tout entière. Et il est nécessaire de reciter Tocqueville, observateur lucide de son époque mais dont les analyses sont plus que jamais pertinentes aujourd'hui : « *Je veux imaginer sous quels traits nouveaux le despotisme pourrait se produire dans le monde : je vois une foule innombrable d'hommes semblables et égaux qui tournent sans repos sur eux-mêmes pour se procurer de petits et vulgaires plaisirs, dont ils emplissent leur âme. Chacun d'eux, retiré à l'écart, est comme étranger à la destinée des autres [...] Au dessus de ceux-là s'élève un pouvoir immense et tutélaire, qui se charge seul d'assurer leur jouissance et de veiller sur leur sort. [...] Il ne brise pas*

les volontés, mais il les amollit, les plie et les dirige... il ne détruit pas, il empêche de naître. »

Y a-t-il un remède à cette aliénation de la pensée qui, cette fois, n'est pas le fait d'idéologies religieuses ou politiques, contraignantes par essence ? Aujourd'hui, certains répondent par une volonté de retour au passé. Hier la religion, hier la famille, hier la république, hier le bon pain et les saisons à leur place.

Et la spiritualité est en bonne place parmi les recours nécessaires à une revitalisation intellectuelle et morale. Mais quelle spiritualité ?

Disons-le, le mot a le plus souvent été associé à la religion. Si l'Occident souffre en ces jours sombres d'un déficit de spiritualité, c'est parce que l'on assiste à un déclin des religions traditionnelles, déclin souvent occulté par des opérations médiatiques spectaculaires répondant aux tendances de l'époque.

Mais ce déficit de spiritualité permettrait-il de justifier les crispations identitaires ethniques ou religieuses, souvent les deux à la fois, ou les communautarismes ?

Donc cette spiritualité est associée dans un premier temps à la religiosité. Ce qui donne une significa-

tion aux préoccupations fondamentales de l'homme vient d'une transcendance. L'esprit est Esprit. Le sens est donné par le Livre, l'Écriture, la Parole.

Autant de majuscules qui révèle la présence de Dieu. Le système de repères est d'autant plus fort que toute contestation est impossible. La croyance, c'est tenir pour vrai ce qui est proposé en affirmant l'inutilité de la preuve. Un lien avec la transcendance, un lien entre les hommes, un lien de l'homme avec lui-même, voilà qui maintient solidement l'esprit mais en même temps l'enchaîne. Contester, c'est tomber dans l'hérésie qui est étymologiquement "opinion". Or il ne peut y avoir opinion dans l'orthodoxie. La soumission à l'argument d'autorité est de règle. La boutade « Avez-vous une question, j'ai la réponse » semble parfaitement convenir à cette forme de spiritualité. Même la scolastique tentant de concilier la raison et la foi chrétienne ne parvenait pas à desserrer le carcan du dogme et certaines thèses de Thomas d'Aquin étaient condamnées par l'Église qui, néanmoins, le canonisait quelques dizaines d'années après sa mort. Il ne faisait pas bon pousser trop loin la recherche spirituelle. Mais cette recherche de rationalité était néanmoins un progrès de l'esprit humain. Désormais certains prétendaient prouver et démontrer. On passait du

sentiment à l'idée : idée de transcendance, idée du divin. L'homme abandonnait la seule contemplation pour passer à l'action réflexive.

Mais était-ce suffisant pour libérer l'homme des chaînes de croyances imposées ?

La spiritualité, c'est d'abord l'activité de l'esprit. Or cette définition très large prend de ce fait une dimension universelle, contrairement à la conception religieuse de la spiritualité qui représente une spécificité de la pensée, un particularisme non partagé par l'humanité tout entière. Mais cette spiritualité créative résulte d'une culture personnelle, d'options philosophiques, intellectuelles et morales qui déterminent un comportement et une action, mais résulte aussi d'une sensibilité particulière. Activité de l'esprit, elle peut apparaître comme une recherche personnelle et elle ne procède pas de réponses institutionnelles. D'ailleurs ce type de spiritualité est générateur de questionnement permanent, d'interrogations sur le sens de la vie, la souffrance, la mort, le temps mais aussi sur le sens du beau, du vrai, du bien. À cette conception, aucune réponse n'est imposée, d'autant que celle-ci apparaît comme réductrice, dépendant du temps et de l'espace de sa construction. Toute ques-

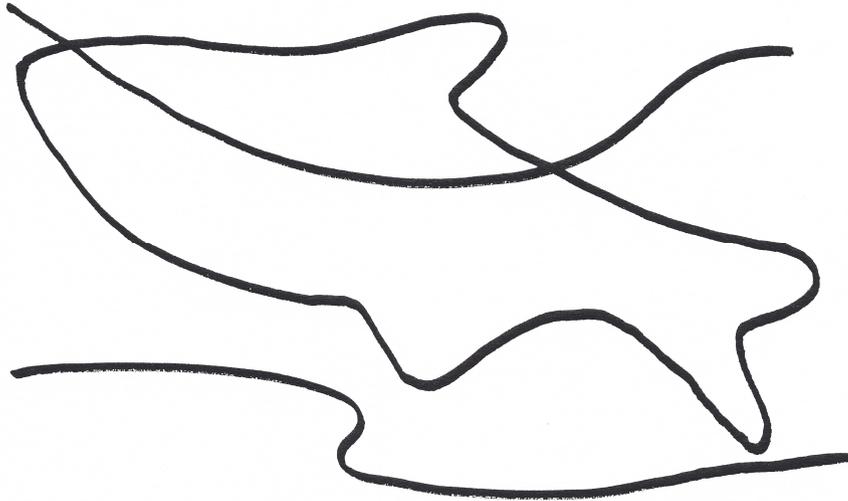
tion procède du doute, et non pas du soupçon, elle est ouverture, recherche permanente. De ce fait, la spiritualité ne peut être que dynamique, en mouvement. L'image de ce chemin de l'homme, décrit par Paul Ricoeur avec ses détours, ses avancées, ses errances, ses chemins de traverse mais aussi ses retours en arrière, caractérise l'homme en recherche d'une vérité qui est lui-même. C'est le dévoilement de ses capacités, de ses potentialités. Elle est le signe de son inachèvement. Lessing disait « *La vie est un long pèlerinage vers la vérité* ». Cette vie, c'est une longue initiation, un parcours initiatique « orienté », c'est-à-dire qui donne du sens et le choix de l'itinéraire. La croix, symbole chrétien par excellence, donne aussi la notion de carrefour, donc le signe d'une liberté de conscience dégagée de tout dogme. Jean Jaurès disait : « *Il n'y a pas de vérité sacrée, c'est-à-dire interdite, à la pleine investigation de l'homme* ». Le but de cette spiritualité c'est de dévoiler, d'ouvrir une perspective et de déterminer un nouveau questionnement. Elle est donc en perpétuelle évolution. Elle est interprétation, elle est herméneutique et elle construit le sens à partir de ses découvertes.

Kant, au XVIII^e siècle, partant du postulat que l'homme naissait libre, contrairement aux animaux,

car indéterminé, regrettait que ce petit humain, lancé trop jeune dans l'existence, fût donc contraint d'accepter le poids des préjugés qui lui étaient inculqués par son entourage. Et de lancer sa formule célèbre : « *Sapere Aude* ». Oser apprendre par soi-même, oser connaître sans frein, sans obstacles. À cette formule, Sartre au XX^e siècle était allé plus loin encore : « *Il faut penser CONTRE soi-même* ».

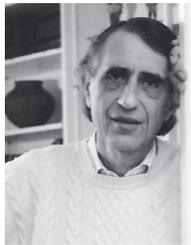
La liberté suppose de faire table rase de ses acquis antérieurs dont la reproduction signifie le refus du progrès, de la perfectibilité de l'homme. La liberté n'est pas un acquis, c'est une conquête et pour reprendre une image historique, l'évolution c'est d'abord l'occupation de l'esprit, puis la résistance et enfin la libération.

Mais cette réflexion permanente, parce qu'elle est critique, n'est pas athée dans son principe car elle serait dès lors réductrice, limitative. Cette spiritualité critique, elle peut sans doute mener à Dieu mais sous une autre forme que celle qui est imposée par les religions, car elle ne peut être dogmatique. Cette spiritualité, c'est une remise en question permanente et par là, elle est le signe d'une liberté individuelle qui ne peut être contestée ni étouffée. ■



A - Genu

Une spiritualité sans Dieu



Michel Cazenave est poète, écrivain, philosophe, spécialiste de l'œuvre de Jung. Il est depuis 2005, cofondateur et président du Cercle francophone de recherche et d'information C. G. Jung¹.

Il est responsable de programmes sur France-Culture depuis 1984. On lui doit plusieurs émissions, dont *Les Vivants et les Dieux* depuis 1997 (le samedi dans la soirée). Il est l'auteur de nombreux ouvrages, romans et essais².

1. Site : <http://www.cefri-jung.com>

2. Pour en savoir plus : <http://www.michelcazenave.fr>

par Michel CAZENAVE

U*ne spiritualité laïque ?* Je ne sais pas ce que c'est, et l'expression me semble même contradictoire tant la notion de laïcité est historiquement enracinée. Alors, je préfère parler de "spiritualité sans dieu", ou, éventuellement, d' "agnosticisme mystique" (et agnosticisme, ici, s'écrit au sens chrétien) – comme on l'a évoqué, par exemple, pour un Pär Lagerkvist ou pour les plus grandes œuvres de D. H. Lawrence.

Voici déjà longtemps que je me suis évadé du giron de l'Église.

Son histoire ne me “revenait” pas, c’est vrai, mais il y avait plus profond. Je ne pouvais pas admettre, en toute âme et conscience, que Jésus fût vraiment le Fils de Dieu. Peut-être même encore pire : je ne pouvais pas croire que Dieu fût une personne, que l’on pût Lui dire *tu*, et qu’il se fût réincarné de quelque façon que ce fût.

Suite aux conciles de Nicée, de Constantinople I, de Chalcédoine surtout, que me restait-il à faire ? Sinon à tirer les conclusions de ce que je ne pouvais pas confesser, et à quitter la religion où j’avais été élevé.

Non, d’ailleurs que l’Incarnation me choquât du point de vue de l’esprit : je comprends parfaitement l’idée de la *kénose*, et, au fond, il m’aurait assez plu d’admettre ce que proposent les Pères grecs de l’Église, que l’anthropomorphose divine entraîne avec elle une théomorphose humaine.

Seulement, voilà, cette accession de l’homme à la condition divine, elle se faisait par *grâce*, et non par *nature*. Autrement dit, il existait un fossé radical entre l’homme et son dieu, et la transcen-

dance devenait si irrémédiable qu’on n’en pouvait combler le fossé.

Pourtant au plus profond de moi-même, je n’ai jamais cessé de croire. Et plutôt que de dire “en Dieu” – un mot qui, dans notre culture et sous notre héritage comme il est, me semble trop chargé de toutes les significations que nous lui avons données, de toutes les représentations que nous nous en sommes faites, de toutes les projections que nous y avons opérées – je préfère nettement dire *de croire dans le divin*.

C’est-à-dire dans un principe originel en deçà et au delà de toutes nos images et de toutes nos catégories de pensée – condition de possibilité originnaire et horizon spirituel à notre être-là au monde.

Au fond, grand lecteur de Plotin et des *Upanishads* de l’Inde, je croirais plutôt à un “rien” essentiel (un *rien* de toutes nos activités mentales), un rien inconnaissable qui est notre racine, un rien au delà de l’être et du non-être, ce que Grégoire de Nysse appelle un “néant suressentiel” – à condition que, justement, on ne me demande pas d’admettre

qu'il se soit manifesté en s'inscrivant dans l'Histoire ; à condition que je sache que mon âme incréée en participe – ne fût-ce que par “procession” – et qu'elle est sans doute appelée à se résorber en Lui.

Ce qui explique sans doute pourquoi je lis si avidement le Pseudo-Denys, ou Jean Scot Érigène, ou Eckhart ou Tauler, ou le cardinal de Cuse, ou même Angelus Silesius : mais avec cette nuance de taille que cette transcendance radicale au delà de tout savoir dont tous nous entretenons, elle soit la transcendance qui me fonde, qui m'habite au plus profond, qui me fait exister sur le vide essentiel qui est le plus vrai de mon *je*.

« *Je est un autre* », disait déjà le poète, sous réserve d'ajouter : « *mais cet autre, c'est moi* », et je me réalise dans l'incréation divine qui m'a produit comme je suis...

On se rappelle sans doute la parole de saint Paul – en substance : « *Je vis, non, je ne vis pas, c'est le Christ qui vit en moi* » - à laquelle je souscris entièrement si l'on veut bien remplacer “le Christ” par « le principe existentiellement inaccessible de toutes choses ».

Je sais bien que, ce faisant, je suis finalement plus proche de la première hypothèse du *Parménide* de Platon que des récits évangéliques – et que Pascal m'eût accusé de croire au dieu des philosophes, non pas à celui « d'Abraham, d'Isaac et de Jacob ». Je ne le nie pas, en effet. Et je l'ai déjà dit, je ne *peux* croire en ce dernier. Mystère de la foi ou de la non-foi.

À ceci près, et c'est ce que je voudrais faire entendre, que mon “divin” n'est pas une idole de la raison, c'est la reconnaissance par la raison de ses propres limites, et l'“aveu” d'un en-deçà (son fondement) en même temps que d'un au-delà de la raison (son existence en excès) – que la raison légitime sans pouvoir l'explorer.

Alors, une spiritualité sans dieu ? Au sens chrétien, sans doute. Mais au sens naturel, certes pas : et les dieux auxquels je crois (j'ai bien écrit *je crois*), je n'ignore pas qu'ils ne sont que les figures particulières qui parlent à mon cœur ; ma façon de me dire et me représenter à moi-même cet absolu divin sans lequel je ne serais pas. Ce divin que je suis selon ma nature propre (je veux dire simplement : comme

élément de la nature issue de cet “abîme”) – ignorance savante ou connaissance ignorante de l’insondable premier. Pour lequel je ne me sens aucun besoin de médiateur : puisque je le suis tout au fond et qu’il “bouillonne” dans mon âme.

Finalement, Maître Eckhart avait raison de dire que “Dieu” se contemple lui-même à travers l’homme. Mais j’ajoute sans sourciller que c’est

lui-même que l’homme, aussi, découvre à travers Dieu.

Paganisme ? Sans doute. Mais on voudra bien l’admettre dans un tout autre sens que celui que l’on entend d’habitude. Paganisme au sens où des hommes aussi profondément religieux que Jamblique en son temps, Ramakrishna en Inde ou maître Dôgen au Japon, ont été ce que nous désignons comme des “païens”. ■

Spiritualité chinoise, laïque et religieuse



Jacques Leclerc est agronome et prêtre de la Mission de France, de l'équipe de mission de Troyes. Il a séjourné près de dix ans en Chine et se prépare à y séjourner de nouveau.

par Jacques LECLERC

Sur le mur d'enceinte d'un ensemble de terrains de basket de l'université où j'ai enseigné s'alignaient ces caractères :

**PAR LE SOCIALISME AUX COULEURS DE LA CHINE
CONSTRUISONS LA CIVILISATION SPIRITUELLE.**

Nous savons l'épaisseur historique de la tradition spirituelle chinoise : confucianisme et taoïsme, puis bouddhisme, judaïsme même, christianisme antique puis moderne et islam. Le ^{XX}^e siècle a conduit le pays à s'engager dans la voie du marxisme léninisme. Forcée par cet engagement, la Chine d'aujourd'hui était en même temps amenée à se situer par rapport à l'héritage spirituel plu-

rimillénaire du pays. Confucius a 2500 ans d'âge mais son œuvre est loin d'avoir été absente dans le xx^e siècle de notre ère, depuis le mouvement révolutionnaire du 4 mai 1919 jusqu'à la Libération du 1er octobre 1949, suivie de la Grande Révolution Culturelle et du Mouvement de Tian An Men en 1989.

L'homme moderne chinois porte cet héritage. C'est lui que nous rencontrons aujourd'hui quand nous visitons la Chine. C'est lui aussi qui vient de plus en plus chez nous.

J'utilise le mot spirituel dans un sens très large, sans jamais le confondre avec le mot religieux, même s'ils se croisent à certains niveaux. Spirituel nomme une réalité relative à l'esprit de l'homme dans son individualité et des hommes comme peuples, traditions, etc. L'esprit fait ici référence à la capacité humaine d'être maître de son existence en y pratiquant librement, dans le respect de sa conscience, ce qui le qualifie comme humain : la communication et la relation à l'autre, la création artistique, la participation à l'œuvre de beauté et de paix, l'éducation et la transmission du savoir, la fête, la foi, etc.

À de nombreuses reprises, j'ai évoqué avec des étudiants et des amis chinois la Civilisation Spirituelle dont parle le slogan du terrain de sport, proposé comme projet de société. L'écho le plus fort qui reste en moi est la conviction exprimée que de la même façon que l'Europe occidentale est fondée, articulée sur et autour d'une civilisation judéo – helléno – chrétienne (notre civilisation spirituelle), la Chine l'est autour de la sienne, faite d'une synthèse des traditions anciennes et de la modernité socialiste aux couleurs de la Chine. Il ne m'appartient pas de valider ou non ce projet chinois, et il ne me paraît pas utile de faire des comparaisons trop hâtives entre notre "spirituel" et ce que les Chinois veulent dire d'eux-mêmes par cette expression.

Je retiens d'abord le souci que révèle ce slogan projet : les Chinois sont attentifs à considérer l'homme et la société dans des dimensions et des épaisseurs spirituelles. Voilà au moins une invite à ne pas enfermer la Chine dans la seule dimension matérielle que pourrait suggérer la tradition dite matérialiste du marxisme léninisme ou les succès économiques actuels. Le regard sur l'autre n'est plus le même, la rencontre sera différente.

Cet appel à la “Civilisation Spirituelle” chinoise ne se fait pas sans tenir compte d’un environnement dans lequel existent d’autres “civilisations spirituelles”. La Chine ne peut plus se considérer séparée du monde. Que faire de la tradition chinoise ? Comment peut-elle être le terreau des temps nouveaux ?

L’homme spirituel, en Chine, à l’aube du 3^e millénaire

▪ C’est un homme d’un peuple, d’une identité culturelle

Le xx^e siècle a vu se succéder en Chine des mouvements massifs et profonds d’appropriation et de désappropriation culturelles. La tradition, Confucius et Le Dao ont été pris en otage de la lutte identitaire de la Chine contre l’impérialisme occidental ; ils ont été aussi jetés avec l’eau du bain anti-féodal. L’ambition des hommes et le délire du pouvoir absolu se sont mêlés aux aspirations d’identité de la jeunesse chinoise qui accédait enfin au savoir sans les fourches caudines du sys-

tème d’examens. On ne dira sans doute pas assez combien la Grande Révolution culturelle a laissé la Chine en désarroi total, au bord du gouffre de la perte d’elle-même. Les destructions massives ne se sont arrêtées qu’au dernier moment, alors que l’écriture, la langue écrite qui est l’aorte de la tradition chinoise, allait être sectionnée.

Ce traumatisme s’est traduit par un oubli massif de beaucoup d’éléments de la culture chinoise. Des enseignements ont été abandonnés pendant des décennies. Il en résulte une “inculture” des jeunes générations.

L’irréversible n’a pas été commis. Le travail de forge de l’identité culturelle chinoise de la “post-modernité” est ouvert.

Cette œuvre ne fait pas l’impasse sur l’identité chinoise. La tradition qui met en avant l’appartenance familiale, clanique, ethnique (non raciale) est un support de ce travail. La “mêmeté”, l’identification par similitude, est un point critique de la culture chinoise. Ce point est aussi critique pour la rencontre avec l’étranger. Il serait trop simple de dresser l’un en face de l’autre la “mêmeté” de la pensée chinoise et l’altérité de la pensée occidentale, l’ethnocentrisme quasi raciste

chinois contre l'altruisme charitable occidental, ou bien encore : le "communautarisme" chinois et l'impérialisme colonial occidental. Il reste que le rapport à l'autre qui exige une identification de soi est un chantier majeur aujourd'hui. Le vis-à-vis occidental, porteur d'une identité transnationale molle ou mal re-spiritualisée et arrosée de relativisme n'est pas un vis-à-vis très sollicitant. Entre universalisme irréel et relativisme frileux et égoïste, il faut encore s'aventurer sur des chemins de rencontre.

■ **C'est un homme d'une discipline personnelle**

La vie dans la Chine actuelle est souvent stressante, écrasante, incertaine, étouffante, voire dangereuse... La foule est une réalité omniprésente et il faut apprendre à y vivre. Les solidarités familiales et communautaires décentrent chacun de soi. Il faut toujours veiller à être à la hauteur de l'attente collective, au prix de soi, dans son propre oubli. La vie urbaine est malsaine, dans une atmosphère de promiscuité polluée. Les frustrations engendrées par le système politique et économique laissent des traces dans les consciences.

Il faut contenir la violence de l'être nombreux.

Tout cela et bien d'autres choses encore renvoient aux pratiques ancestrales de recherche d'un équilibre personnel. C'est une question de survie mentale, sinon physique. Il faut gagner des degrés de liberté intérieure dans une recherche d'harmonie entre le corps et l'esprit. C'est ce que pratiquent ces millions de Chinois qui tous les matins, dans l'intimité de leur appartement ou dans les jardins publics, s'exercent aux arts martiaux et aux gymnastiques qui en sont issues comme le Tai Qi, etc.

Il est probable que la réaction et la répression des pouvoirs publics contre le Fa Lun Gong relèvent aussi de la difficulté du pouvoir à admettre des espaces de liberté hors surveillance.

À cette discipline en quête d'harmonie, j'ajoute la discipline qu'exige l'apprentissage et la pratique de la langue chinoise à l'oral, mais surtout à l'écrit. Là où des étudiants français sont supposés maîtriser leur langue, les étudiants chinois sont contraints de s'exercer à la lecture, à l'écriture. L'enjeu n'est pas tant celui d'une perfection culturelle

que celui d'une liberté gagnée dans un plus de maîtrise du media de la langue.

■ **C'est un homme
de la nature et du réel**

On entend souvent dire que les Chinois sont pragmatiques ! On peut se méfier de ces assertions qui font de plus d'un milliard d'hommes et de femmes une unité qualifiable en un mot. Cette expression renvoie cependant à une structuration de la culture et de la pensée chinoises à partir de la langue écrite qui est l'image très proche de la réalité. Ce qui existe, c'est ce que la langue écrite a calligraphié. La langue chinoise est en elle-même une manière d'être, une manière de vivre, une façon d'être en relation avec la nature. Elle institue un certain rapport à la réalité. La nature est la source d'inspiration majeure de l'expression artistique classique. Aucune transcendance ne vient inspirer l'âme chinoise sinon l'écriture de la nature, c'est à dire la phrase composée des graphies naturelles qui sont comme les mères des graphies de la langue. L'artiste peint l'écriture de l'écriture. Un pin, un relief de rochers, l'eau d'une chute dans la brume : voici une graphie de la nature. L'art chinois est une

écriture tout autant fixée que l'écriture que nous pratiquons pour nous exprimer.

Il en résulte sans doute une aussi grande capacité à aménager la nature, à en composer l'harmonie qu'à calligraphier la réalité dans les traits complexes et précis des caractères de la langue. Il faut savoir décrire la nature, la nommer, se l'approprier dans les canons de l'art pour qu'elle et nous, nous appartenions au même monde où nous pouvons vivre.

Nous sommes loin de la recherche de la nature brute, inconnue, inexplorée, confuse, bref de la nature naturelle ! En Chine, la nature est culturelle. Le rapport à la nature n'est pas la répétition nostalgique d'un mythe fondateur de la civilisation : l'homme défricheur, le chasseur-cueilleur, le tarzan sympathique... Le rapport à la nature est l'appréciation de la juste place de chaque élément, l'homme y compris, dans un ensemble nommé, connu et organisé.

■ **C'est un homme d'une histoire
sans monuments historiques... sauf un !**

En Chine, on sent partout la présence du passé mais celui-ci semble insaisissable. La Chine

chargée de tant d'histoire ne possède pratiquement pas de monuments anciens : pas de ruines de l'antiquité, pas de quartiers anciens, pas de centre historique dans les villes...

Les historiens prouvent une tendance récurrente de la Chine à l'iconoclasme, à la destruction des traces historiques et monumentales bien en deçà des violences de la révolution culturelle. Il faut aller chercher plus profond.

Pour la pensée chinoise, la permanence de l'homme et des formes sociales ne réside pas dans une surnature, ni dans des monuments mais dans l'homme. L'homme ne survit que dans l'homme. La pérennité chinoise n'habite pas les pierres mais les gens, elle se réalise dans la fluidité des générations qui se succèdent.

Où se trouve le passé de la Chine ? C'est un passé de l'esprit. Les monuments de ce passé sont des moments de l'expérience humaine. « *Les seules incarnations vraiment durables des éternels moments humains sont leurs incarnations littéraires* ». La langue chinoise est le seul monument historique de la Chine.

Un homme du chemin chrétien, en Chine

Hôte de la Chine, j'ai éprouvé une réelle fragilité, croyant ne pas pouvoir vivre la rencontre avec mes hôtes chinois au niveau de profondeur auquel m'habituaient ma pratique chrétienne et mon engagement évangélique.

Une solution aurait consisté à rechercher la rencontre de chrétiens malgré la sévérité de la loi. Une autre solution aurait été de me construire un monde religieux personnel, en vase clos, coupé du réel, considérant que faute de pouvoir vivre socialement, explicitement, la dimension religieuse de mon existence, je me construisais ma chapelle intérieure et individuelle.

Un autre chemin existait : le chemin de l'homme spirituel. Il s'est ouvert devant moi quand je suis parvenu à me formuler à moi-même de façon simple ma raison de marcher : laisser grandir en moi l'homme spirituel et reconnaître alors en tout homme, un frère.

Voilà bien la raison la plus importante d'une vie, en Chine, ici même en France ou partout

ailleurs, dans la rencontre si difficile, si rare parfois des frères humains dans leurs diverses voies spirituelles, religieuses ou laïques, dans la solitude, le silence ou la fragilité de ma foi, de ma recherche tâtonnante de vérité, d'authenticité : laisser grandir l'homme spirituel.

L'homme n'est spirituel que dans la rencontre, dans l'altérité, dans l'hospitalité, donnée et reçue de l'autre. C'est lui le "Premier homme" que chacun est, comme nous l'a proposé Camus¹, c'est l'homme de la Genèse.

Je sortais de l'impasse, je savais que si rencontre il y a, ce n'est que celle d'hommes et de femmes reconnus frères et sœurs dans l'esprit, cet unique

esprit dans lequel tout est créé, « *puisque toutes choses vivantes ne sont que condensation du souffle* »².

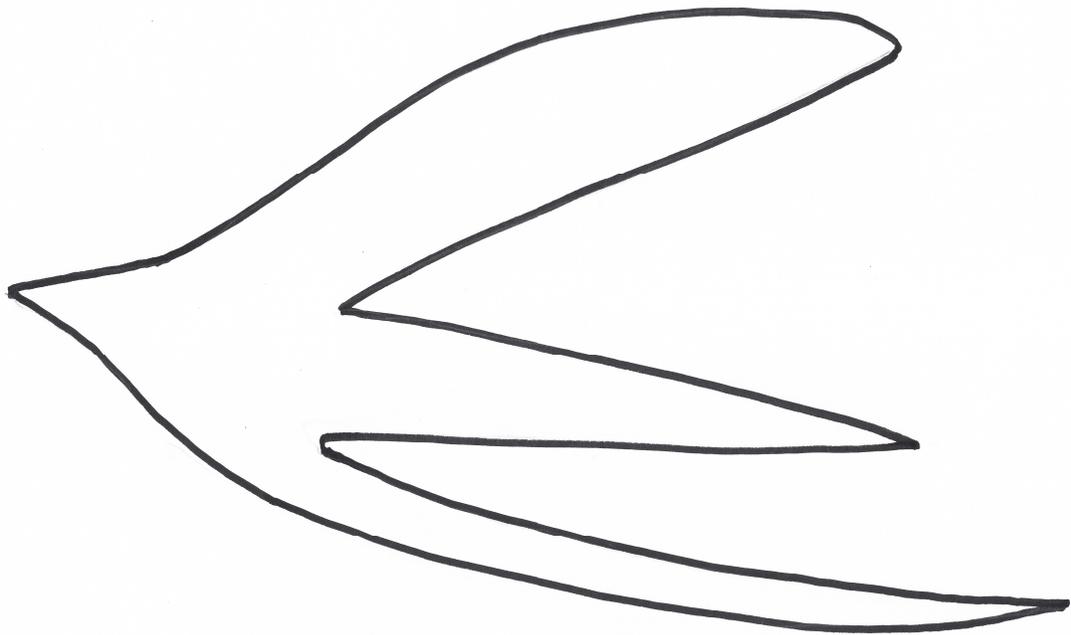
Pourquoi est-ce important ?

Parce que ce regard sur soi change le regard sur l'autre. Parce que l'homme spirituel a acquis l'acuité du discernement du frère. Il a acquis la chaleur du cœur de frère, il a acquis la joie et la paix, il a acquis l'inquiétude d'un cœur de frère.

L'homme spirituel s'accomplit en faisant le chemin de sa frontière, de sa limite, comme de celle de l'autre, son frère ; à cette frontière où il ne désespère pas, n'abandonne pas, mais offre l'hospitalité de la rencontre. ■

1. Albert CAMIUS, *Le premier homme*, Cahier Albert Camus n° 7, Éd. Gallimard, Paris, 1994.

2. François CHENG, *Le dit de Tianyi*, Éd. Albin Michel, Paris, 1998.



A. G. G. G.

L'expérience est-elle parlante ?



Jean-Marie, jésuite, enseigne la théologie au centre Sèvres de Paris, à "La Baume les Aix" et à Marseille.

par Jean-Marie GLÉ

Au départ, l'expérience

Faire communiquer le ressenti, l'affect, l'émotion, d'une part, et le discours, l'argumentation d'autre part, est un des problèmes d'aujourd'hui. Lorsque nous ne sommes pas d'accord, il est parfois difficile de le dire autrement que sous le mode de l'explosion. Bien des conflits sociaux ou politiques pourraient se dérouler autrement si les différents partenaires avaient non seulement su se parler, dire combien les choix à faire, affectent ceux qui ont à les faire et ceux qui ont à les exécuter. Le problème est encore accentué par la pluralité des cultures, des traditions et des religions, qui est une marque de notre présent.

Face à de telles questions, on dit parfois que l'expérience est première. On entend par là que l'on ne communique bien que ce que l'on a expérimenté, ce que l'on a ressenti, ou au moins ce pour quoi l'on a payé le prix. Se pose alors la question : qu'est-ce que l'expérience ? Comment transmettre les fruits d'une expérience ? D'ailleurs, le peut-on ? A quelles conditions ? Quels en sont les critères de validation, de vérification ?

Ne doutant de rien, nous chercherons à affronter ces questions qui sont redoutables, ou au moins à apporter un éclairage qui permette d'avancer vers une problématisation qui soit chemin de liberté. Nous procéderons en trois temps. En une première étape, nous dégagerons quatre éléments toujours présents lorsqu'il est question d'expérience. Puis, nous montrerons pourquoi le problème est si vif, si abrupt. Nous rapprocherons la catégorie d'expérience de celle de vie, le fameux « vécu ». Enfin, nous ne resterons pas au plan du discours spéculatif. Nous nous intéresserons à l'attitude, à la posture qui est à prendre. L'attitude spirituelle juste est une condition, non pas suffisante, mais nécessaire, pour réfléchir en termes d'expérience.

Nous aurions pu traiter le sujet de plusieurs autres manières. Nous aurions pu montrer comment la catégorie d'expérience a connu une certaine apogée dans la grande philosophie de l'histoire de Hegel. D'une manière plus pratique, nous aurions aussi pu prendre un récit présenté par Etienne Grieu, un ami, jésuite, théologien, dans *Nés de Dieu*¹, et montrer quelles sont les catégories à l'œuvre pour approcher la réalité de l'expérience tant chez la personne interviewée que chez le théologien analyste qui commente. Si nous avons emprunté le chemin qui est le nôtre, c'est, d'une part, pour honorer la demande qui nous a été faite de privilégier la philosophie et la spiritualité ignatienne. Nous souhaitons, d'autre part, renvoyer le lecteur à sa propre expérience et non pas lui administrer un petit cours, une leçon. C'est pourquoi nous éviterons toute technicité. Notre ambition est d'écrire quelque chose qui soit vraiment communicable. Si le terme n'était pas galvaudé, nous dirions volontiers que nous proposons un article de vulgarisation. Nous convoquons l'expérience commune, quelles que soient la culture, la tradition, la religion, la foi du lecteur.

1. Etienne Grieu, *Nés de Dieu*, Itinéraires de chrétiens engagés. Essais de lecture théologique, Coll. « *Cogitatio Fidei* », 231, Cerf, Paris,

Il n'est pas nécessaire d'être géomètre, militant ou intellectuel pour entrer dans le territoire que nous explorons.

Les dimensions de l'expérience

Quatre éléments sont toujours présents lorsque nous parlons d'expérience². Tout d'abord, l'expérience est la « réfraction », la « réflexion » dans un sujet capable de l'appréhender, d'une situation ou d'un événement dans lesquels il se trouve impliqué. L'expérience met en relation, en rapport le moi, autrui, le monde et Dieu. Elle n'est pas purement subjective. Il existe des situations communes dans lesquelles tout homme est engagé. De plus, l'exercice de la conscience collective ou de la subjectivité sociale font que l'expérience peut être collective, communautaire, sociale, historique (I).

L'expérience suppose aussi une participation réelle à l'événement, par exemple à une amitié, une solidarité, une lutte politique. Une participation physique ou actuelle n'est pas nécessaire. Il peut y avoir une communion réelle par d'autres

procédures d'appropriation, par exemple d'ordre culturel ou historique, à un fait dont nous n'avons pas été acteurs, mais les conditions d'une telle communion méritent un examen attentif (II).

À l'inverse, participer simplement à un événement ne fait pas une expérience. La prise de conscience subjective est indispensable. Elle requiert un certain type de dédoublement et une mise à distance : le sujet observe, intervient sur un objet (III).

Mais nous ne sommes pas naïfs jusqu'au point d'imaginer une sorte de transparence de la conscience à elle-même. Tout discours de l'expérience doit être à la fois critique et averti de son caractère non normatif. Il est une interprétation, un déchiffrement intelligible de ce qui est perçu ; il est saisie réflexive. Mais la compréhension seule ne constitue pas l'expérience. En sa signification plénière, l'expérience mobilise l'ensemble des facultés humaines. Elle a un caractère englobant. Par exemple, lorsque nous parlons d'expérience affective ou d'expérience esthétique, la personne elle-même dans son unité est saisie par quelque chose qui est beau ou qui émeut (IV).

2. Cf. P. Jacquemont, J.-P. Jossua, B. Quelquejeu, *Une foi exposée*, Cerf, Paris, 1972, pp. 171-174.

En conclusion de cette première approche de l'expérience, nous sommes conduits à comprendre que : **l'expérience est relation, elle suppose une vraie communion, elle valorise l'instance de la conscience et elle mobilise toutes les facultés humaines.** Ainsi nous sommes déjà sensibles à **la force de l'expérience** : celle-ci est en effet « le moyen (le lieu ou le milieu) qui nous permet d'être présents là où s'engendre notre liberté »³. Pour autant, ce lieu n'est pas facile à atteindre, envisager et imaginer. En une deuxième étape, nous essayerons d'analyser les difficultés.

L'expérience et la vie

Nous nous intéresserons à trois manières différentes de dire l'expérience dans des langues européennes : l'allemand, le grec et l'espagnol⁴. Nous verrons qu'il n'y va pas simplement d'une traduction. Un pas nouveau est franchi dans la compréhension de l'expérience.

Le *Vocabulaire européen des philosophies* traite de l'expérience sous l'article *Erleben/Erlebnis*. Il ne fait aucune place à l'expérience en tant qu'*Er-fahrung* qui a été d'une telle importance dans la théorie de la connaissance et dont témoigne le *Vocabulaire technique et critique de la philosophie* d'A. Lalande publié pour la première fois en volume en 1926, mais qui avait paru en fascicules dans le *Bulletin de la Société française de philosophie* à partir de 1902. Le *Vocabulaire européen* privilégie le rapport entre l'expérience et la vie. Au cœur de la vie, l'expérience de l'intime, dont le sens échappe, est soulignée. Cet inconnu, qui est un irréflecti sans être pour autant un inconnaisable, pousse l'homme en avant de lui-même. La phénoménologie fait de l'expérience une réalité subjective, mais non subjectiviste. Pour être connue, communiquée, l'expérience doit être rattachée au monde par le biais de l'intentionnalité, qui est donatrice de sens et référée aux objets. La phénoménologie tente ainsi de saisir la médiation réflexive de l'expérience, en quelque sorte le sursaut de la vie

3. P.-J. Labarrière, *Dieu aujourd'hui*, Cheminement rationnel et décision de liberté, Desclée, Paris, 1977, p. 54.

4. Cf. Barbara Cassin (sous la direction de), *Vocabulaire européen des philosophies*, Editions du Seuil, Dictionnaire « Le Robert », Paris, 2004. Nous nous inspirons spécialement de l'excellent article « *Erleben/Erlebnis* » confié à Nathalie Depraz, pp. 369-371.

sur elle-même, l'activité réfléchissante en tant que telle.

Il y a ainsi un écart entre l'expérience en tant que saisie réflexive et la vie immédiate et naturelle. Or, la langue grecque rend compte de cet écart avec précision dans l'usage des termes *zôê* et *bios* pour dire la vie. Comme *Leben* en allemand, *zôê* traduit le fait simple de vivre. Il caractérise sur un plan biologique les êtres vivants, animaux, hommes et dieux. *Bios* désigne davantage un mode ou genre de vie qualifié : *bios theoretikos* (vie contemplative), *bios apolaustikos* (vie de plaisir) ou *bios politikos* (vie politique). On a affaire à des attitudes, des comportements, qui inscrivent la vie dans un cadre éthique et politique.

José Ortega y Gasset⁵ traduit en espagnol, dès sa parution en 1913, le premier volume des *Ideen zu einer reinen Phänomenologie und phänomenologische Philosophie (Idées directrices pour une phénoménologie et une philosophie phénoménologi-*

que pure)⁶ d'E. Husserl. Il rend le mot allemand « *Erlebnis* » par le mot espagnol « *vivencia* ». Ce faisant, il opte pour une interprétation immanentiste et non réflexive du vécu. Si l'on cherchait à traduire en retour *vivencia* en français, on le rendrait plutôt par « vivacité » que par « vécu ».

Jorge Semprun a cette notation judicieuse qui concerne les traductions différentes d'*Erlebnis* en français et en espagnol : « En allemand on dit *Erlebnis*. En espagnol *vivencia*. Mais il n'y a pas de mot français pour saisir d'un seul trait la vie comme expérience d'elle-même. Il faut employer des périphrases. Ou alors utiliser le mot « vécu », qui est approximatif. Et contestable. C'est un mot fade et mou. D'abord et surtout, c'est passif, le vécu. Et puis, c'est au passé. Mais l'expérience de la vie, que la vie fait d'elle-même, de soi-même en train de la vivre, c'est actif. Et c'est au présent, forcément. C'est-à-dire qu'elle se nourrit du passé pour se projeter vers l'avenir⁷ ».

5. Une excellente présentation de l'homme et de l'œuvre due à Bernard Sesé se trouve dans le *Dictionnaire des philosophes*, Encyclopedia Universalis-Albin Michel, Paris, 1998, pp. 1152-1156.

6. Cf. E. Husserl, *Ideen zu einer reinen Phänomenologie und phänomenologische Philosophie*, t. 1, Halle, 1913, *Idées directrices pour une phénoménologie et une philosophie phénoménologiques pures*, t. 1 : *Introduction générale à la phénoménologie pure*, trad. fr. P. Ricoeur, Gallimard, 1950.

7. Jorge Semprun, *L'écriture ou la vie*, Gallimard, Paris, 1994, p. 184.

La deuxième étape de notre parcours nous autorise ainsi, à la suite de l'écrivain, à formuler le jugement suivant : à partir de la dualité entre expérience et vie, l'allemand privilégie l'activité de la réflexion, le grec la dimension morale et politique, l'espagnol a saisi le pur vivre et le français en reste à un vécu passif qui ne fait l'objet d'aucun procès. Par rapport aux recherches de la modernité, souvent marquées par le rationalisme ou son inverse, l'empirisme, l'accent mis sur la vie est nouveau et, me semble-t-il, heureux. Il importe de se garder de constructions spéculatives, qui peuvent rapidement devenir spéculaires, mais d'être attentif à l'attitude, au comportement, à la posture, qui engage le rapport à l'événement et donc la possibilité même de l'expérience.

L'expérience de la vie dans l'esprit

Dès lors, la philosophie rejoint la mystique ou la spiritualité. Il nous souvient de YHWH qui parle à son peuple : « *Choisis donc la vie, pour que*

toi et ta postérité vous viviez, aimant YHWH ton Dieu, écoutant sa voix, t'attachant à lui ; car là est ta vie, ainsi que la longue durée de ton séjour sur la terre que YHWH a juré à tes pères, Abraham, Isaac et Jacob, de leur donner » (Dt 30, 19 et 20). Lorsque la liberté accueille l'Esprit de Dieu, les hommes sont entraînés par un esprit de vie, même si les chemins peuvent passer par l'épreuve. Tels que décrits par saint Paul, les fruits de la vie dans l'Esprit sont la croissance dans la foi (1 Cor 12, 3), la charité, c'est-à-dire la relation à autrui et à soi (1 Co 13, 4-7), joie, paix, liberté éprouvées comme dons reçus. L'expérience parle alors par des mots qui sonnent justes, mais aussi et surtout par des actes qui sont habités par l'Esprit. Aimer en actes, et non pas seulement en paroles. Pour se risquer à vivre en aimant en vérité, d'un amour qui a choisi la vie, le discernement est indispensable. Des dualismes, tels ceux qui opposent spiritualité et travail de l'intelligence sont mortifères. L'homme ne peut faire l'économie d'aucune de ses facultés pour chercher quel est pour lui le chemin de la vie. ■

Religions et spiritualités laïques : quelles rencontres ?

Conversation avec Philippe CAPELLE

Propos recueillis par Pierre Chamard-Bois
et Dominique Fontaine



Philippe Capelle* est professeur et doyen honoraire de la Faculté de philosophie de l'Institut Catholique de Paris où il exerce actuellement les fonctions de directeur des études doctorales et de directeur de recherche. Il a été pendant six ans vicaire épiscopal du diocèse de Beauvais.

Comment définir les spiritualités laïques ?

LAC : Depuis quelques années se développent des approches spirituelles non religieuses, parmi lesquelles une mouvance qui se fait appeler spiritualité laïque ou spiritualité humaniste, voire écologie spirituelle... Sur Google, l'expression "spiritualité laïque" renvoie à près de 100 000 références (en français). Certains intellectuels comme André

* Docteur d'État en philosophie et docteur en théologie, spécialiste de phénoménologie et de métaphysique, il a écrit entre autres : Philosophie et théologie dans la pensée de Martin Heidegger (1998, rééd. 2001, traduit en italien et en espagnol), Philosophie et apologetique (1999), Dieu existe-t-il encore ? (Avec André Comte-Sponville, 2005), Finitude et mystère (2005), La philosophie comme médiation (2007), Lettres à Dieu (2008), Phénoménologie française actuelle (2008). Il dirige aux PUF la collection de métaphysique "Chaire Etienne Gilson" et aux Éditions du Cerf la collection "Philosophie & Théologie". Il prépare une Anthologie en 4 volumes des rapports entre philosophie et théologie.

Comte-Sponville avancent ou relancent l'idée de spiritualité sans Dieu (cf. *L'Esprit de l'athéisme*, Albin Michel). Une mouvance bouddhiste encourage le phénomène. Matthieu Ricard, interprète français du 14^e dalaï-lama, déclare « *Très attaché à la notion de "spiritualité laïque", le dalaï-lama déclare que "la religion est un choix personnel et que la moitié de l'humanité n'en pratique d'ailleurs aucune et qu'en revanche les valeurs d'amour, de tolérance, de compassion prônées par le bouddhisme concernent tous les humains, et cultiver ces valeurs n'a rien à voir avec le fait d'être croyant ou non"* ».

Comment définir les spiritualités laïques ? Elles se présentent elles-mêmes comme une vision universelle de l'intuition spirituelle propre à chaque être humain, intuition qui peut être définie comme un ressenti d'unité avec la totalité et une perception d'un état d'être transcendant la matière. La spiritualité laïque se dit non dogmatique (souvent anti-institutions religieuses), non sectaire et ouverte au débat et à l'élaboration progressive d'une société plus unie et partageant des valeurs communes.

À titre d'exemple Annick de Souzenelle, qui anime en France et en Eu-

rope, depuis plusieurs décennies, des rencontres à thématique spirituelle, écrit : « *La religion invite à un engagement extérieur. La spiritualité, à un engagement intérieur. Mais en se séparant avec raison du religieux, la laïcité a fait l'erreur d'exclure la spiritualité alors qu'en soi l'un n'exclut pas l'autre.* »

Ph. C. : Il faut nous entendre sur les mots. On évoque couramment la demande d'une "spiritualité sans Dieu" ou, dit-on indifféremment, d'une "spiritualité laïque", d'une "spiritualité sans religion", ou encore d'un "religieux sans religion". Ces expressions ne sont pas équivalentes. À y regarder de près, et pour commencer par elle, l'expression "spiritualité sans Dieu" représente une contradiction dans les termes, une sorte d'autolimitation philosophiquement déconcertante. Car le travail de l'esprit est ouvert par principe sur la totalité du monde, sur ses objets et les dispositions qui les soutiennent ; ainsi, une spiritualité ne saurait déclarer d'emblée sans dommage pour elle-même qu'elle est "sans Dieu". Sur un plan méthodologique, un philosophe n'élimine jamais, ni a priori ni a posteriori, quoi que ce soit, ni Dieu ni la religion, de l'horizon de son esprit et de sa pensée. Les Grecs, les stoïciens, si souvent évoqués à l'ap-

La spiritualité laïque se dit non dogmatique, non sectaire et ouverte au débat.

pui, ne se sont jamais autorisés ce genre de coup de force. Il est remarquable que l'expérience du divin ait retenu et captivé les philosophes depuis Socrate et Aristote ; on peut rappeler que le mot "théologie" a été inventé par Platon ! On voit bien sûr l'enjeu de cette formule : affirmer qu'une vie spirituelle peut s'exercer sans la référence à Dieu et sans religion ; la chose n'est pas sans légitimité, j'y reviendrai dans un instant ; mais elle pose un problème quand elle se présente comme le seul programme alternatif aux religions, résiduellement pertinent pour les temps présents. En l'occurrence, il faudrait savoir de quel Dieu on parle ; il n'est pas sûr que le chrétien puisse reconnaître facilement tous les caractères du Dieu de sa foi dans le Dieu stigmatisé des "spiritualités sans Dieu".

Spiritualité laïque ? Pourquoi pas si, comme l'indique le mot, il s'agit d'une spiritualité du "peuple" ? Cependant, il n'est pas suffisant de mettre en scène les deux seuls termes de religion et de spiritualité, ni adéquat d'en faire un couple d'opposition. Il faut intégrer un troisième terme qui est celui de *mystique*. Le terme "mystique" dit quelque chose que les mots "religion" et "spiritualité" ne disent pas.

Il faut intégrer un troisième terme qui est celui de *mystique*.

L'étymologie du mot "religion" renvoie non pas d'abord, comme on le dit parfois, à "relier", mais au latin "relegere" qui signifiait "avoir scrupule", la religion étant ainsi comprise comme l'obligation de rendre scrupuleusement un culte aux dieux. Ce n'est que plus tardivement, notamment avec Lactance, que la religion a été entendue comme "religare", comme ce qui relie le divin et l'homme. En toute hypothèse, le mot religion implique une connexion au divin, le rapport à une transcendance divine. Et aujourd'hui, c'est un fait, il s'est imposé au reste du monde, en Chine ou en Inde, pour désigner cette connexion au divin, dans la diversité des pratiques qu'elle inspire. Quant aux mots "spiritualité" et "mystique", ils n'expriment pas de soi le rapport au divin.

Pour caractériser ce qu'est la spiritualité, on utilise plusieurs voies. On peut dire :

- Il y a des spiritualités dans les religions ; les spiritualités franciscaine, carmélitaine dans le catholicisme, soufi dans l'Islam...
- Il y a des religions dans un milieu spirituel commun : en se situant dans des lieux différents, religieux ou non, par exemple, politique, humanitaire ou sportif, on peut avoir une certaine spiritualité commune : le respect

des droits de l'homme, le sens de la justice, de la paix...

- La spiritualité est "intérieure" et la religion est "extérieure". Cette distinction fait problème car elle suppose que les religions n'ont point de spiritualité. La religion est vue ici comme "dogmatique" au sens le plus restreint et le plus péjoratif du terme.

À vrai dire, de telles délimitations laissent un goût d'inachevé. En introduisant le mot mystique, on peut sans doute mieux exprimer un geste

essentiel qui est la venue de l'Autre à moi. Cet Autre peut être reçu comme le Dieu transcendant et personnel, mais aussi comme l'événement de la nature ou de l'être, qui peut susciter une expérience de plénitude. Sans doute, la demande actuelle d'une spiritualité écologique ou naturelle porte-t-elle en

creux la marque d'une prédication autrefois trop greffée sur l'axe Dieu/humanité, et déficiente quant à la relation à la nature et au cosmos. Reste qu'une spiritualité écologique ou laïque ou naturelle peut n'être en rien mystique, et n'avoir de visée que thérapeutique. Or, la mystique dit que quelque chose ou quelqu'un d'immense vient à moi par surprise.

La mystique dit que quelque chose ou quelqu'un d'immense vient à moi par surprise.

La mystique est un secret qui nous traverse, où le mystère se donne comme mystère, dans son in-franchissable altérité. L'expérience mystique est le témoignage d'un événement imprévu par lequel on est excédé, débordé. De ce point de vue, il y a des mystiques religieuses ou agnostiques. De même, on peut pratiquer une religion sans vie mystique, par exemple en n'entretenant qu'un rapport mercantile avec les forces du ciel. En adoptant le mot religion, le christianisme historique a subverti ce rapport, en lui associant l'exigence d'un certain "éthos", d'une épaisseur de vie dans l'amour divin, et en reliant la vie spirituelle à l'Esprit-Saint.

Semences du Verbe et signes des temps

LAC : Les expériences mystiques religieuses ont-elles encore aujourd'hui un intérêt ?

Ph. C. : Notre moment d'histoire pose une question : que faire de l'héritage religieux qui a transporté pendant des siècles la vie spirituelle et la vie mystique ? Nous cherchons à nous affranchir du religieux très marqué par l'image de la contrainte qu'ont pu laisser diverses institutions. Certains demandent, certes plus positivement qu'autrefois :

où est le noyau d'universalité anthropologique présent dans les religions historiques ? C'est sans doute une bonne question. Mais une autre question non moins forte se présente aussitôt : quelle garantie avons-nous que parler du spirituel sans les religions assume l'histoire du spirituel avec les religions ? Il ne suffit pas de dire qu'il y a un noyau d'universalité dans l'humanité et que les religions ne forment qu'un de ses vêtements.

LAC : Comment comprendre l'existence de spiritualités sans divin ?

Ph. C. : On peut en faire une lecture sociologique et indiquer par exemple que nous vivons un certain épuisement du registre éthico-politique, lequel ne parvient plus, c'est un fait, à mobiliser comme autrefois les énergies de l'absolu et à susciter les grandes espérances. Mais on observera que l'arrivée des mouvements spirituels en Europe tels le pentecôtisme, le bouddhisme zen ou l'hindouisme, n'est pas chose nouvelle, qu'elle date des années 1970 et qu'elle constituait déjà le tout premier symptôme du désinvestissement de l'utopie en politique, en même temps qu'elle accompagnait la recherche d'un tissu communautaire alternatif. Aujourd'hui les "spiritualités sans Dieu" forment une nouvelle

donne qui tient au fait qu'ont été emportés, avec le déclin du registre éthico-politique longtemps dominant, tous les métarécits historiques. Les grandes religions étant assimilées à ces grands récits utopiques, elles semblent ne pas pouvoir résister à ce qui constitue ainsi une vague haute et forte. On peut dire que le retour du "religieux" – qu'il faudrait sans filiosité analyser publiquement dans ses divergences interconfessionnelles – et l'émergence de "spiritualités sans Dieu", ont ceci de commun qu'ils répondent à une "vacance" de l'espérance ; mais de façon spécifique, les spiritualités "sans Dieu" ou "laïques", traduisent le besoin d'une espérance au quotidien, sans illusion utopiste ; elles traduisent également la réapparition d'un goût collectif pour ce qu'on peut appeler l'"immédiation", le sentiment immédiat d'un infini oecuménique qui, estime-t-on, induit le rejet des médiations notamment institutionnelles. On est ainsi passé, pour user d'un langage kierkegaardien, d'un paradigme éthique à un paradigme esthétique. Mais il se pourrait que la persistance d'un religieux pur et dur, en France et à l'échelon international, entraîne d'autres passages.

Aussi, plutôt que de réaménager ou d'adapter la spiritualité chrétienne dans une sorte de bricolage généreux, mieux vaut aller jusqu'au bout de

ce qui fonde son originalité et son paradoxe : d'un côté, elle ne saurait se laisser emmurer ni par l'un ni par l'autre de ces paradigmes, de l'autre, elle en assume bien des aspects. Ainsi un "religieux chrétien" qui, au nom de la rupture qu'il porte en lui, se poserait en alternative à l'épuisement de l'"éthico-politique" ou à la vague "esthétique", pourrait être inquiétant d'abord pour lui-même. Mais s'il veut bien obéir aux forces originaires qui sont en lui, alors il doit se laisser porter par quelque chose qu'il a d'ailleurs en partage avec la philosophie, qui est le goût de la vérité et qui est sans doute la chose plus difficile. Que l'on sache, l'identité du Christ dans l'évangile de Jean 14,6, ne se décline pas seulement comme chemin et comme vie, mais comme vérité. Or, cette vérité là est le paradoxe des paradoxes.

En effet, le christianisme a une histoire et possède des concepts qui lui permettent de penser sans trop de difficultés l'autonomie de la spiritualité. Saint Thomas d'Aquin avait pensé l'autonomie de l'intellect et celle de la *ratio*. Le théologien philosophe Duns Scot avait pensé l'"auto-transcendance" de l'existence. On veut dire par là que la "transcendance" n'est pas seulement affectée à Dieu, mais aussi à l'homme, que l'homme est capable de transcendance. La transcendance, c'est-à-dire la capacité

de se dépasser, de "s'éclater" dans l'agir, ne fait pas conflit avec la transcendance de Dieu. Le motif de l'Incarnation divine a permis de penser solidairement la transcendance de Dieu et l'humanité dans sa transcendance/immanence. Celle-ci n'est pas une trouvaille philosophique récente ! Le motif de l'Incarnation fonde l'idée d'une morale naturelle qu'on a eu tort de repousser ; car il affirme que tout homme est capable d'éthique. Ainsi, la morale en christianisme assume la morale naturelle. Il en est de même pour la spiritualité ; il y a de la vie spirituelle en tout homme, en vertu de son état de créature faite d'un "souffle". La spiritualité chrétienne assume entièrement la vie de l'esprit humain dans ce qui fait son autonomie. Mais la vie de l'esprit humain comporte aussi le désir de Dieu, un désir que le mal n'éteint pas et qui appelle une délivrance ; c'est ce point qui ne semble pas compris et assumé, notamment par ceux que vous avez évoqués au tout début de notre entretien.

Sur le fond, le catholicisme dispose de deux repères théoriques principaux pour aborder la question que vous posez. Les documents du Concile Vatican 2 *Nostra Aetate*

La spiritualité chrétienne assume entièrement la vie de l'esprit humain dans ce qui fait son autonomie.

et *Gaudium et Spes* les ont mis en valeur à travers deux notions importantes. La première, héritée de saint Justin (2^e siècle), dit : il y a des “semences du Verbe” en toute culture et en tout homme. En ce sens, Paul VI pouvait déclarer que l’Esprit parle aussi par la bouche des incroyants. Ces semences ne sont pas seulement antérieures à l’apparition du christianisme, elles nous sont contemporaines. D’autre part, le catholique dispose de la notion de “signes des temps”, qui traverse notamment *Gaudium et Spes* : ce qui se passe fait partie de l’événement même de Dieu, c’est un “quelque chose” en lequel Dieu parle, un quelque chose qui, aussi bien, excède la sphère des religions. Voilà deux données de fond qui interdisent de faire du christianisme un “récit” parmi d’autres : car il est structuré par l’ “événement”.

Mais à cet égard, il faut écarter les équivoques. L’événement ne se laisse pas dire à partir de la mise en scène médiatique des fameuses “Informations”. L’événement exige d’être lu, déchiffré, continûment avec des instruments adaptés. La surprise qui fait signe ne vient pas nécessairement de ce qui vient à moi dans l’écume des jours. Il y a, c’est regrettable, certaines spiritualités, y compris dans la sphère chrétienne, qui s’en

tiennent avec une certaine naïveté à cette lecture superficielle et même absurde : tout devient signe des temps. Si l’événement qui fait signe vient brutalement, il doit être analysé, décrypté et non pas seulement qualifié de formidable ou de merveilleux. Le signe fait signe en tant qu’il transforme. Ainsi la résurrection ne se donne comme telle qu’aux ressuscités. Telle est, si l’on peut dire, la rationalité du discours de la résurrection. On ne croit point parce qu’on ne comprend pas. On croit parce qu’on commence à comprendre. On croit en vertu de ce qui vient *et* en vertu de la décision à accueillir ce qui vient. De ce point de vue, le christianisme n’est pas une religion du pur laisser-être ou du pur recevoir. Il propose au nom de Dieu, une alliance avec ce qui vient de Dieu et ce qui vient de la tradition qui en porte mémoire : tel est l’événement. Ce qui fait événement, arrive de Dieu mais aussi de l’humain qui le reçoit.

LAC : Quelles conséquences comportent ces semences du Verbe et ces signes des temps ?

Ph. C. : Les traditions juive et chrétienne transportent une expérience unique qui appelle à être explicitée sans cesse. Cette expérience est uni-

que en ce qu'elle produit d'emblée un espace d'accueil de l'autre et que cet espace est sacré. Si l'on effaçait ou interdisait cette expérience, c'est l'espace d'accueil de l'autre qui se trouverait menacé. Si l'on biffait la tradition des "semences du Verbe" et des "signes des temps", le chrétien n'aurait plus de quoi penser spirituellement l'accueil de l'autre comme autre. Il est donc important de répéter, de pratiquer la répétition, au sens juif du terme : répéter la mémoire comme le font notamment dans la tradition chrétienne, les moines avec le chant des psaumes.

LAC : C'est l'expérience de Jacques Meunier¹ en Chine et dans un temps de retraite en monastère. Les prophètes répètent la Loi, les psaumes répètent la Loi et les prophètes.

Ph. C. : Oui, et répéter n'est pas psittacisme, ritournelle de perroquet. La répétition reprend toujours les mêmes mots sans dire jamais la même chose. Il s'agit bien de répéter les mots tels qu'on les reçoit. Car c'est dans la répétition du rite que l'altérité peut surgir. Par exemple, Zacharie est muet à l'annonce de la naissance de Jean-

Baptiste ; c'est après être sorti du sanctuaire qu'il nomme son fils "Jean", donc un "autre", et non pas "Zacharie" comme lui-même. La répétition ritualisée de la tradition contient la possibilité d'une ouverture, d'une altérité de sens. Cette répétition en tradition n'a donc pas grand-chose à voir avec le mimétisme. Blondel avait ce beau mot selon lequel la tradition est mémoire en travail.

Les philosophes, pas seulement les théologiens, ne peuvent qu'entendre cette question de la répétition, si lourde de conséquences. Kierkegaard l'avait fait ; grâce à la répétition, disait-il, que ce soit la méditation ou le rituel, il devient possible d'atteindre ce qui nous est refusé : l'éternité. La répétition prévient la dilution. La prière est d'abord répétition et la répétition est libération. Dans la plupart des traditions religieuses, on retrouve cette expérience-là. En répétant, je transporte quelque chose qui m'excède. Et je répète pour être assuré que cette chose qui libère du neuf et fait événement, reste

La répétition ritualisée de la tradition contient la possibilité d'une ouverture, d'une altérité de sens.

1. Prêtre de la Mission de France.

près de moi. Cet événement dépasse mon propre projet, mon propre horizon, ma propre intentionnalité. Je laisse parler quelque chose qui vient de plus loin que moi. Cela passe par une communauté, par une transmission, par l'intergénérationnel. On laisse passer en soi et par soi des choses qui ouvriront de nouveaux horizons et dont la maîtrise ne nous appartient pas. En répétant, on donne à d'autres de répéter aussi dans d'autres champs que le champ religieux.

LAC : Les rites sont une forme de répétition qui engage les sujets.

Ph. C. : Dans la ritualité, il y a les autres, il y a une dimension communautaire. Quand on lit les grands traités d'anthropologie philosophique du XX^e siècle, il n'y a pas beaucoup de lignes, voire chez certains, pas un mot sur la ritualité. Or c'est à partir de son concept que nous pouvons peut-être tenter de désigner notre présent. Nous assistons aujourd'hui à un effet de dé-ritualisation ; ce phénomène est sans doute plus fondamental que celui qu'on analyse volontiers dans une certaine sociologie de la religion,

C'est la dé-ritualisation qui a entraîné la désaffiliation et non pas l'inverse.

qui est la "dés-affiliation" ; plus exactement, il se tient en amont. C'est la dé-ritualisation qui a entraîné la désaffiliation et non pas l'inverse. Le phénomène de dé-ritualisation dont il faut ré-apprendre les causes, a distendu les liens entre la foi et l'appartenance, pour faire disparaître l'une et l'autre dans une seconde génération, et cela dans tous les domaines, pas uniquement chrétiens. La dé-ritualisation signifie la perte d'espace communautaire, le délitement de lien social ou religieux, l'affaiblissement des solidarités, et surtout la perte d'un temps collectif et personnel de transformation. La ritualité reste pourtant une manière quotidienne d'être au monde – avec des gestes simples comme le repas – et de produire une transformation. De façon plus spécifique, un rite d'initiation donne à transformer le sujet. Le rite répète et transforme à la fois. Il est évident qu'il ne s'agit en rien de proposer à nouveau des pratiques de ritualisme ou de "rubricisme", qui sont des formes perverses du rite.

Dans le rite, il existe une ouverture mystique, une ouverture à une survenue qui fait basculer le temps. Le rite religieux ne dit certes pas tout, ne fait certes pas tout, mais sans lui, il n'y aurait plus que du spirituel sans advenue. L'expérience mysti-

que divine, entendue comme l'excès de Dieu, serait indéchiffrable.

Pour dire les choses autrement : la vie peut donner la mort, elle ne donne pas de soi la vie ; la question est donc : comment entrer dans la vie ? Les rites d'initiation ont vocation à faire entrer dans la vie. Les rites funéraires en sont l'expression la plus manifeste. Beaucoup demandent des rites d'initiation sans pouvoir dire pourquoi ; comme ils le pressentent, de façon profonde, les rites honorent le désir de mise au monde, d'une entrée vitale, décisive et définitive. Dé-ritualiser, c'est donc dévitaliser.

LAC : Dans les lieux où l'on rencontre des personnes en recherche spirituelle, on relève un certain intérêt pour la tradition des mystiques rhénans, par exemple pour Maître Eckhart, pour l'évangile de Jean.

Ph. C. : Oui, parce que là, comme l'avait relevé Michel Henry, la vie se dit par la vie, et c'est la vie même de Dieu. « *Pourquoi la vie ? Parce que la vie !* » C'est une formule de Maître Eckhart. Ce qui est ici entendu de façon œcuménique, c'est que l'âme est déjà divine : c'est parfois et paradoxalement une expérience revendiquée par des

personnes éloignées de la religion. C'est aussi un leitmotiv de l'Évangile selon Jean, qui culmine dans ce mot superbe : « Je suis venu pour que vous ayez la vie et que vous l'ayez en abondance ». La vie est une expérience d'immanence pure, disait M. Henry. Pour autant, elle s'accomplit dans la répétition que manifeste la ritualité, en l'occurrence pour le chrétien, la ritualité qui réinitialise au Christ.

LAC : Les personnes hors du champ chrétien peuvent nous aider à relire ces éléments de la tradition chrétienne.

Ph. C. : Il peut y avoir une mystique politique, une mystique agnostique, une mystique de "la rue". Et elles ont parfois leurs rites. De même, dans maintes recherches de spiritualités laïques, on ne se tient pas nécessairement dans une subjectivité égocentrique, mais souvent on ne va pas jusqu'au bout de la revendication engagée, à savoir l'acceptation de la surprise que dit l'expérience mystique et que peut connaître l'agnostique. La tradition chrétienne vit d'une surprise en personne, c'est pourquoi elle est à l'écoute de "tous" et non pas seulement de "tout" ; c'est pourquoi, aussi bien, elle est si cri-

tique avec elle-même, mais peut-être l'est-elle trop.

LAC : Le christianisme peut reconnaître l'authenticité d'expériences mystiques hors du champ chrétien.

Ph. C. : Les reconnaître pleinement et pas seulement comme des événements provisoires au sein d'une stratégie médiocre de récupération religieuse. Le chrétien est précédé par le Christ, rien là que de banal et de stupéfiant à la fois.

LAC : Thérèse de Lisieux, dans la nuit de la foi qu'elle a vécue à la fin de sa vie, disait : « Jésus m'a fait sentir qu'il y a *véritablement* des hommes qui n'ont pas la foi ». Le mot "véritablement" a ici tout son poids.

Ph. C. : La nuit de la foi n'est pas le doute, elle en est même le contraire exact ; on se rappellera à cet égard le contresens commis récemment à propos de Mère Teresa. Comme telle, la nuit de la foi est la condition extrême de la foi dans laquelle on s'ouvre à la plus grande altérité ; Jésus l'a éprouvée sur la Croix et les plus grands mystiques à sa suite. La nuit de la foi est l'expérience dans laquelle on communique effectivement et au plus profond à tout l'homme.

Les spiritualités dans l'espace laïc

LAC : La laïcité peut-elle reconnaître des spiritualités ?

Ph. C. : Nous changeons certes d'époque mais notons que la nôtre transporte aussi ses slogans superficiels. La laïcité, à tout le moins en France, est parvenue à un moment de son histoire où elle estime devoir et pouvoir solliciter, sous mode contributif, les traditions spirituelles et les traditions de sagesse. C'est un indéniable progrès pour elle, qui fait apparaître à rebours ses grandes lacunes historiques. Mais il n'est pas interdit aux religieux de se demander ce que signifie positivement pour leur foi, un contexte de laïcité qui leur permet d'exprimer celle-ci et de la vivre. Il faut se risquer à penser alors la laïcité sur un plan "métaphysique", comme un espace qui autorise la suspension du jugement, non pas qui l'interdit ou le détruit, mais qui le permet, voire le régule. Prenons un récit célèbre tiré de la Bible : le "jugement de Salomon". Deux femmes revendiquent d'être la mère du même enfant. Salomon fait une proposition – couper l'enfant en deux – qui oblige les "choses" à parler d'elles-

mêmes : ainsi, la vraie mère préférera laisser son enfant en vie, quitte à le perdre pour elle-même. Ce jugement révèle que tout vrai jugement suppose un temps de suspension, un temps qui permet de réunir les conditions dans lesquelles la vérité jaillira d'elle-même. Grâce à l'espace ouvert par Salomon, la vérité de la "maternité" a produit le jugement qui est ensuite "rendu".

S. Breton considérait que la laïcité est l'espace où vivre en commun suppose qu'il y ait une telle suspension du jugement, y compris à l'égard des choses les plus fortes, de la religion, de Dieu. La laïcité est un principe inaugural, non pas certes le seul, d'une civilisation où est exprimée la nécessaire suspension, la retenue, qui n'est pas neutralisation. De soi, la neutralité ne neutralise pas ; vécue sous un mode provisoire, donc

La laïcité ouvre un espace où se dit non pas la vérité, mais l'annonce que la vérité va advenir.

à l'inverse de Pilate qui se lave les mains, elle exprime une disposition qui ouvre à la survenue de la vérité. La laïcité ouvre un espace où se dit non pas la vérité, mais l'annonce que la vérité va advenir. En ce sens, cette laïcité-neutralité doit être protégée, sauvegardée, enracinée dans le dialogue social incessant.

LAC : C'est une promesse de vérité...

Ph. C. : Disons une attente de vérité. La laïcité institue, crée les conditions de suspension du jugement pour que le jugement ait lieu. La dimension éthique de la laïcité implique que soit favorisée l'expérience spirituelle et que soit garanti un espace de liberté. De cet avènement des choses, le christianisme historique répond en bonne part.

LAC : Et le risque de violence ?

Ph. C. : C'est là qu'il faut des lois : pour réguler aussi les religions et les expériences mystiques qui connaissent à des degrés fort divers et parfois inacceptables, un jeu de violence. Les religions doivent être soumises aux règles juridiques élaborées dans la visée du bien commun. Elles ne peuvent s'exonérer de cette médiation au nom de l'absolu dont elles se disent porteuses.

LAC : Les lois démocratiques garantissent que l'espace public reste ouvert.

Ph. C. : Elles garantissent que le bien peut s'exprimer dans un jugement rendu selon les choses en jeu, non pas selon quelque despotisme éclairé ou selon quelque révélation magique. Il faut pour cela

et paradoxalement, que la laïcité fasse de la place à l'expression des témoignages d'absolu et de sagesse, burinés par le temps. La démocratie accepte en cela une fragilité essentielle, puisqu'elle permet et même promeut la parole d'absolu en son sein. C'est pour elle un risque permanent. Elle doit être protégée à cause de cette fragilité. Rappelons que le nazisme a pris le pouvoir démocratiquement.

LAC : Irrationnellement, nous sommes attachés à un système politique qui ne peut qu'échouer s'il n'est pas ouvert à autre chose, s'il n'y a pas la confiance que quelque chose de plus grand le fonde.

Ph. C. : C'est là qu'il faut revenir au concept de répétition. La république et la démocratie doivent répéter sans cesse leurs récits fondateurs, quitte à les rendre plus proches de la factualité historique, plus tourmentée qu'il ne fut dit. La démocratie, dans sa forme républicaine en France, doit se donner les moyens de protéger son existence et cela passe par sa mémoire et la ritualisation de cette mémoire. Cette mémoire n'est pas fermée sur elle-même, mais ouverte sur ce qui l'a rendue possible, sur des fondements mystérieux qui la dépassent. Il y a là quelque

chose de mystique, qui n'est certes pas religieux, mais qui n'est pas sans nécessité au regard de la vie commune.

LAC : Quelle différence entre attendre de l'inattendu et construire du rêve ?

Ph. C. : Quand il n'y a que du rêve, le cauchemar n'est jamais très loin. Combien de rêves d'humanité se sont achevés en tragédies ? Certes, Martin Luther King avait fait "un rêve" – « I have a dream ! » –, mais son rêve était davantage qu'un rêve, c'était la prière du Noir asservi, ouverte sur le Dieu qui sauve son peuple d'Égypte. Ce qui doit advenir peut être attendu, mais ne saurait procéder de la seule intentionnalité subjective, qu'elle soit individuelle ou collective.

Quand il n'y a que du rêve, le cauchemar n'est jamais très loin.

LAC : Un enjeu serait de redécouvrir la Bible comme donnant accès à l'expérience mystique.

Ph. C. : La Bible raconte l'alliance où se donnent en même temps le même d'un peuple et l'autre de sa transformation, une Révélation singulière et une promesse d'universalité. En partant d'une redécouverte des spiritualités, voire des mys-

tiques dans un monde laïc, il est possible de frayer des chemins nouveaux d'accès à l'expérience unifiante de la vie avec le Christ. Michel Foucault traitait de l'herméneutique² de la vie spirituelle dans ses derniers cours ; sur la fin de sa vie, il découvrait le monde de la vie spirituelle. Roland Barthes a fait une expérience du même ordre. De même, Jacques Derrida que j'ai rencontré surtout à la fin de son existence, était fasciné par la question religieuse. Mais sans répétition et sans sa ritualisation, la parole biblique ne délivre pas toutes ses chances herméneutiques.

LAC : On pourrait clore provisoirement cette conversation en citant une lettre que Louis

Althusser, philosophe athée, écrivait en septembre 1961 à sa compagne : « *Je ne veux pas t'inventer, mais je veux seulement te découvrir. Inventer est un acte du moi : je suis la source. Découvrir ce qui est couvert. Laisser advenir ce qui est déjà et qui est sous un mode caché... Je ne me sens pas le droit de te créer, de te façonner selon mon désir... Je ne le peux pas et je ne le veux pas car je le ferais contre toi, contre quelque chose de vital et de profond que j'ai découvert à ton côté.* »

Ph. C. : Il y a aussi en effet une mystique du couple : au cœur de quotidien, l'autre peut aussi surprendre et ouvrir à plus grand que soi. C'est là un chemin privilégié de la vie de l'esprit, fragile mais étonnamment solide. ■

2. Interprétation, recherche de sens.

Jésus de Nazareth vidé de sa substance ?



Bernard Michollet
(équipe Lyon Nord-
Est), membre du
Service Incroyance-Foi,
enseigne la théologie à
Bangui (RCA).

par Bernard MICHOLLET

Nous sommes entrés depuis quelques décennies dans une nouvelle quête spirituelle. Elle a d'abord été perçue comme quête religieuse, c'est-à-dire redécouverte des grandes traditions religieuses ou développement de nouveaux courants religieux. Pourtant très vite, il s'est avéré qu'elle ne correspondait pas à un véritable regain d'intérêt pour les religions dans leur sens traditionnel. La désaffection que connaît l'Église catholique depuis un demi-siècle dans les pays européens ne s'est pas démentie. Elle marque de même les Églises protestantes historiques. En revanche, quelques durcissements intégristes ou fondamentalistes sont apparus aux

côtés des courants piétistes issus du pentecôtisme américain du ^{xx}e siècle. Et d'autre part, de nouveaux groupes religieux – issus des grandes religions mondiales ou produits d'une recombinaison par un fondateur inspiré – ont pris place dans le paysage culturel aux côtés d'un islam qui se rend plus visible. Néanmoins, tous ces phénomènes touchant les religions instituées n'ont pas donné lieu à un renversement de la vague sécularisante qui reste la caractéristique de nombreuses sociétés.

Cette sortie de la religion ¹ laisse planer une odeur de quête spirituelle sur la foule des individus qui recomposent pour eux-mêmes une mise en perspective de leur destinée et de leur inscription au sein de l'humanité commune. « [Elle] est au plus profond la transmutation de l'ancien élément religieux en autre chose que de la religion ². » L'actuelle quête spirituelle individuelle areligieuse, revendication d'une spiritualité sans Dieu, ne serait-elle pas une version de cette transmutation ?

Cette évolution apte à réjouir les responsables religieux mérite pourtant une attention particulière. Si effectivement, s'inscrivant dans une longue histoire qui distingue la religion (avec son système dogmatique et ses rites collectifs) et la spiritualité (attention particulière à la relation subjective avec Dieu) ³, la quête spirituelle sans Dieu est le signe d'une recherche de dépassement d'un "matérialisme grossier", elle doit être soumise à une lecture qui en dégage les enjeux théologiques. En effet, même si elle a pour référence Jésus de Nazareth, cela n'est pas une garantie de proximité avec la confession de foi au Christ, Fils de Dieu. Tel est le défi lancé à la communauté de foi chrétienne.

À partir de trois postures, l'une centrée sur l'homme, une autre sur la nature et enfin une dernière sur le Christ, nous pourrions mettre en relief quelques traits caractéristiques des spiritualités sans Dieu, leurs racines et le défi qu'elles représentent pour les disciples de Jésus-Christ.

1. « Sortie de la religion ne signifie pas sortie de la croyance religieuse, mais sortie d'un monde où la religion est structurante, où elle commande la forme politique des sociétés et où elle définit l'économie du lien social. » (GAUCHET Marcel, *La religion dans la démocratie*, Paris, Gallimard, coll. « Folio essais » n° 394, 2002 [1998], p. 13.)

2. GAUCHET Marcel, *op. cit.*, p. 17.

3. Les mystiques sont, avec les membres de nombre de courants piétistes, les représentants de cette attitude.

Un homme-dieu

Dans son essai publié il y a une douzaine d'années, *L'homme-Dieu*⁴, Luc Ferry offre à ses lecteurs une présentation approfondie de sa quête spirituelle personnelle. Après avoir montré comment « la morale et l'athéisme peuvent être réconciliés », il pose les bases de sa conception de sa « référence au divin » qui « ne s'évanouit pas pour autant »⁵. Sa problématique semble être la nécessité qui s'impose à lui de concilier, et même de nouer ensemble, l'évidence d'une sécularisation de la pensée et la persistance du sens du sacré en l'homme.

Luc Ferry, dans un grand récit, décrit l'épopée de la transformation du divin. Selon sa perspective qui s'inscrit dans l'histoire des lectures du devenir de la religion (chrétienne) depuis les *Lumières*, il montre que le divin est peu

à peu humanisé. Les diverses figures du divin ne seraient plus que des métaphores de l'homme en quête d'identité. Dès lors que ce dernier prend conscience de lui-même, de ses responsabilités – c'est-à-dire de sa liberté –, de ses capacités impressionnantes et limitées, le divin s'estompe comme l'image devenue inutile et encombrante parce qu'elle masque l'original.

Si cette interprétation est classique⁶, elle s'accompagne d'une mise en valeur de la transcendance⁷ de l'homme qui l'inscrit délibérément dans l'univers des *Lumières* humanistes. Pourtant, Luc Ferry insiste davantage sur le sujet concret rendu à sa transcendance que sur l'*Homme* en général. « [...] des transcendances se reconstituent, d'abord dans la sphère des sentiments individuels, mais, sans doute, bien au-delà d'elle, à travers la prise en considération de l'humanité dans son ensemble⁸. »

4. FERRY Luc, *L'homme-Dieu ou le sens de la vie*, Paris, Grasset, 1996.

5. FERRY Luc, *op. cit.*, p. 60.

6. Elle est celle que tous les critiques athées de la religion ont empruntée d'une façon ou d'une autre (Cf. FEUERBACH Ludwig, *L'essence du christianisme*, Paris, Maspéro, coll. « Théorie "Textes" », 1979 [1841,1843]).

7. La transcendance désigne le caractère incommensurable d'un objet vis-à-vis d'un autre, ainsi Dieu est absolument transcendant par rapport au monde, tandis que l'homme l'est relativement. Luc Ferry conserve et valorise cette transcendance de l'homme par rapport au monde.

8. FERRY Luc, *op. cit.*, p. 164.

Ainsi « l'humanisation du divin [est compensée] par un mouvement parallèle de divinisation de l'humain⁹. » Luc Ferry s'emploie alors à montrer comment ce déplacement de la sacralité divine se fait au profit de l'homme devenu la fin de toutes choses¹⁰. Il peut conclure en tenant à égale distance les matérialistes niant l'intérêt d'une telle transcendance et les chrétiens soumis au principe d'autorité. « [...] c'est bien dans le cœur des hommes qu'il faut désormais [situer le divin] et dans ces transcendances dont ils perçoivent, en eux-mêmes, qu'elles leur appartiennent et leur échappent à jamais¹¹. »

La valorisation de l'homme réalisée par Luc Ferry consonne avec l'humanisme chrétien qu'il salue au passage¹². Elle semble au premier abord permettre un dialogue avec le disciple de Jésus-Christ. Mais comme réduction anthropologique, la position de Luc Ferry soulève la question de la fondation ultime de l'humanisme justement.

9. *Id.*

10. Luc Ferry assume la conception d'Emmanuel Kant (1724-1804) pour qui l'homme est à lui-même sa propre fin et n'est libre et responsable que parce qu'il se donne à lui-même ses propres lois.

11. *Ibid.*, p. 247.

12. *Ibid.*, p. 227.

13. COMTE-SPONVILLE André, *L'esprit de l'athéisme. Introduction à une spiritualité sans Dieu*, Paris Albin Michel, 2006.

Une mystique athée / un athéisme mystique

Selon une perspective différente, André Comte-Sponville propose d'articuler athéisme et spiritualité. Son essai, *L'esprit de l'athéisme*¹³, est un plaidoyer pour libérer l'athée de sa caricature d'homme privé de spiritualité. Il consacre d'abord une part importante de sa démonstration à enterrer toute forme de croyance en Dieu, et ainsi pousser hors du champ culturel les religions et les divers succédanés théistes dont il juge la fiabilité philosophique nulle.

André Comte-Sponville résume sa position par deux arguments négatifs et un autre positif. « [...] pour ma part, [je ne crois pas en Dieu] : d'abord parce qu'aucun argument ne prouve son existence ; ensuite parce qu'aucune expérience ne l'atteste ; enfin parce que je veux rester fidèle au mystère, face à l'être, à l'horreur et à la compas-

sion, face au mal, à la miséricorde ou à l'humour, face à la médiocrité [...], enfin à la lucidité, face à nos désirs et à nos illusions¹⁴. » L'attitude qui se dessine est alors celle d'un homme ouvert à la réalité mondaine dont il refuse de réduire le mystère à une énigme qui trouverait sa résolution dans l'"explication Dieu". Ce qui est en cause, c'est la transcendance. À ses dires, rien ne l'atteste.

Alors « le plus important, qui n'est pas Dieu, [...] ni la religion, ni l'athéisme, mais la vie spirituelle »¹⁵ fait l'objet d'une définition par défaut. « On peut se passer de religion, [...] mais pas de communion, ni de fidélité, ni d'amour¹⁶. » Cela nous caractérise comme « [homme dont l'esprit est la plus haute partie], ou plutôt sa plus haute fonction, qui fait de nous autre chose que des bêtes, plus et mieux que les animaux que nous sommes aussi¹⁷. » La vie spirituelle est la recherche d'une qualité de relations exceptionnelle – la

communion, la fidélité, l'amour – de l'homme avec ses semblables et au sein de l'univers qu'il habite. Elle consiste dans la mise en œuvre de la "fonction esprit" qui est le signe distinctif de l'"animal homme".

André Comte-Sponville esquisse alors différentes dimensions de cette vie spirituelle dont l'« *immanensité* » n'est pas la moindre. Elle est probablement au cœur de sa conception. « L'être est mystère, non du tout parce qu'il serait caché ou cacherait quelque chose, mais parce que l'évidence et le mystère sont une seule et même chose – parce que le mystère est l'être même ! [...] Nous sommes dedans – au cœur de l'être, au cœur du mystère. Spiritualité de l'immanence : tout est là, et c'est ce qu'on appelle l'univers¹⁸. » Ainsi l'homme expérimente l'immensité de l'unique nature à laquelle il appartient et qui le constitue intégralement. Sans difficulté, il peut rabattre

14. COMTE-SPONVILLE André, *op. cit.*, p. 142.

15. *Ibid.*, p. 145.

16. *Id.*

17. *Id.*

18. *Ibid.*, p. 154-155. Sont immanents des objets qui appartiennent à un même ordre de réalité. Selon André Comte-Sponville, l'homme fait l'expérience de son appartenance à l'unique réalité qu'est l'univers avec lequel il partage une unique nature. L'une de ses références philosophiques est Baruch de Spinoza (1632-1677) pour lequel *dieu* n'est qu'un mot qui désigne l'unique réalité *nature* (*deus sive natura* : Dieu ou la nature).

l'expérience mystique de Dieu sur cette expérience perçue à travers un « sentiment océanique »¹⁹. L'expérience de l'altérité divine n'est alors plus que celle de la perception de l'immensité de l'univers auquel l'homme est immanent.

Finalement, c'est sur une évidence – la prise de conscience de son appartenance à un univers immense – validée par l'expérience du sentiment océanique qu'André Comte-Sponville fonde son mysticisme athée ou son athéisme mystique²⁰. Il se propose de faire converger son interprétation avec celle des mystiques dont la confession de foi ne serait plus que l'habillage d'une expérience ineffable. « Le mystique croyant ou non, c'est celui à qui Dieu même a cessé de manquer. Mais un Dieu qui ne manque pas, est-ce encore un Dieu²¹ ? »

La puissance évocatrice de la posture d'André Comte-Sponville ne manque pas d'interroger le disciple de Jésus-Christ. L'expérience commune d'une appartenance à l'univers est pourtant in-

dexée chez le philosophe à un anonymat total, à une conception idéaliste de la communion et à un individualisme qui ne dit pas son nom. Aucune rencontre n'est requise dans un monde sans altérité.

Un Christ philosophe

Parce qu'il se réfère d'emblée au Christ dans son essai *Le Christ philosophe*, Frédéric Lenoir semble n'avoir pas sa place dans cette réflexion²². Or son cheminement de pensée emprunte des chemins similaires à ceux que nous avons déjà parcourus. Après avoir fait une histoire de l'apport du christianisme, il s'attache à souligner l'écart entre le christianisme réel marqué par des hésitations et même des turpitudes et la philosophie du Christ qui nous est parvenue comme un bien partagé aujourd'hui.

C'est grâce à un dédoublement de la perception qu'il se donne du Christ que Frédéric Lenoir

19. *Ibid.*, p. 161-166.

20. *Ibid.*, p. 201. Il s'en défend sans le renier. « Ce type d'expérience ne prouve évidemment rien (...), et ne dit rien non plus sur l'existence de Dieu, ni sur son inexistence. La question, dans ces moments que j'ai vécus, ne se posait plus. » (p. 200).

21. *Ibid.*, p. 202.

22. LENOIR Frédéric, *Le Christ philosophe*, Paris, Plon, 2007. Voir "Un livre - un auteur" dans ce numéro.

parvient à fonder sa thèse d'un intérêt supérieur à accorder au Christ spirituel et philosophe plutôt qu'au Christ Fils de Dieu de la religion. « [...] l'enseignement de Jésus peut être lu à deux autres niveaux [autres que le niveau spécifiquement religieux], qui font davantage encore apparaître son originalité radicale et son caractère universel²³. » Après avoir évacué ce qu'il désigne comme la perception religieuse de Jésus, Frédéric Lenoir poursuit en présentant deux niveaux : « Le premier que l'on peut qualifier de spirituel, renvoie à la personne même de Jésus qui s'est écarté des institutions religieuses, [...] pour délivrer une nouvelle conception du salut [...]. Le second, que [l'on qualifierait] de philosophique, [...] réside dans un regard porté sur l'homme avec une profondeur universelle qui a posé les bases des grands principes éthiques²⁴. »

Ainsi Frédéric Lenoir scinde ce que les Églises ont véhiculé du Christ selon trois niveaux : un contenu religieux (filialité, messianité...) qu'il

dissocie d'une "spiritualité salvatrice", et un héritage éthique assumé par la modernité, pour l'essentiel, dans la charte des droits de l'homme²⁵. Il montre que ce dernier contenu, véhiculé par les Églises, est rendu manifeste dans la modernité. Le christianisme, matrice du monde moderne, est aujourd'hui épuisé pour laisser sa place à une éthique universelle dont le Christ fut l'un des promoteurs principaux. « Le christianisme invisible de nos sociétés modernes a sans doute des défauts, il repose certes sur une forme séculière de transcendance qui fonde nos valeurs... mais on n'a pas encore trouvé mieux pour légitimer et tenter de mettre en œuvre une éthique universelle du respect de l'autre²⁶. »

Cette conclusion explicite le projet de l'auteur. L'honneur qu'elle semble faire au christianisme interroge le disciple de Jésus-Christ qui discerne davantage qu'un philosophe dans la personne de son maître. Sans exclure l'apport philosophique du Christ, une telle position ne se fait-

23. LENOIR Frédéric, *op. cit.*, p. 62.

24. *Ibid.*, p. 62-63.

25. *Ibid.*, p. 63.

26. *Ibid.*, p. 264-265. Frédéric Lenoir s'inscrit dans les perspectives de Marcel Gauchet (cf. *supra* note 1).

elle pas simplement l'écho, mis à jour, des diverses formes de théologies libérales en vogue au XIX^e siècle²⁷ ? Car Frédéric Lenoir ne s'explique pas sur l'usage qu'il fait du terme *Christ*, alors que sa réflexion le conduit à le vider de toute signification.

Confesser Jésus-Christ

En convoquant Luc Ferry, André Comte-Sponville et Frédéric Lenoir²⁸ aux perspectives similaires et pourtant dissemblables, nous découvrirons que le grand absent est Jésus de Nazareth confessé Christ et Seigneur. Cela est compréhensible lorsque Dieu est explicitement mis de côté ou nié, mais cela devient plus délicat lorsque, sans être rejeté, il subsiste sur un horizon lointain ou lorsque Jésus est la référence. Les enjeux ne sont donc pas simplement attachés à l'existence de Dieu, mais plus subtilement – et plus sérieusement – à la perception que tel ou tel auteur se donne de Jésus.

Le développement des spiritualités athées, attrayantes et stimulantes, fait apparaître des enjeux portant sur Dieu comme transcendant. Mais ces derniers ne doivent pas occulter ceux qui ont trait à la personne de Jésus de Nazareth confessé Christ et Seigneur. Il ne s'agit pas simplement de questions de langage puisque ce furent les enjeux des premiers siècles de la vie de l'Église²⁹.

La premier enjeu repérable est celui de l'affirmation de la transcendance, c'est-à-dire de la confession d'un Dieu radicalement autre que le monde dont il est le principe comme créateur. La posture athée maintient l'homme dans son immanence selon trois modalités qui dépendent du degré de transcendance qu'on lui accorde. Pour André Comte-Sponville, l'esprit humain est une fonction parmi d'autres tandis que Luc Ferry accorde à l'homme un statut sacré par choix humaniste. Lorsque l'athéisme n'est pas revendiqué, si Dieu reste estompé sur l'horizon, l'effet est

27. Dans le sillage de Friedrich Schleiermacher (1768-1834) naît le protestantisme libéral qui ramène les énoncés de foi orthodoxes à une signification raisonnablement admissible. Ainsi, Jésus est un homme à la dimension spirituelle inégale ouvrant un chemin nouveau à l'humanité.

28. Nul désir d'exhaustivité n'a présidé à ce choix, mais simplement celui de dresser une petite typologie.

29. Les débats qui ont abouti aux décisions conciliaires des premiers siècles de l'Église ont porté sur des questions relatives à l'identité de Jésus et leurs conséquences pour la connaissance de Dieu.

identique pour l'homme. Ce dernier est enfermé dans l'immanence du monde.

Le deuxième enjeu est celui de la possibilité de la rencontre entre Dieu et l'homme. Le traitement culturel de la question de la religion et de celle de Dieu conduit les différents auteurs présentés à ne jamais pouvoir s'interroger sur le statut du Différent, sur l'altérité dans sa radicalité, c'est-à-dire sur la possibilité même de Dieu. Leur traitement de la question de Dieu par les valeurs ou par l'expérience subjective exclut d'emblée une autre piste : l'approche par la réflexion sur la signification de la relation intersubjective qui unit deux sujets aux mystères irréductibles³⁰. Il est alors logique que le Dieu de l'alliance manifesté à Israël ne puisse jamais être rejoint.

Enfin l'enjeu qui porte sur la confession de foi en Jésus, Christ et Seigneur, est intimement relié au précédent. Sans reconnaissance de la singularité irréductible des sujets, la singularité de Jésus de Nazareth disparaît, même si ce dernier est reconnu comme l'un des grands

pourvoyeurs de valeurs du monde moderne. Il n'apparaît alors que comme un sage, un philosophe parmi d'autres. Les honneurs qui lui sont rendus ne peuvent remplacer la reconnaissance en lui de Dieu-même donné aux hommes. Aucune allégeance à sa haute stature de sage ne peut remplacer l'expérience de sa rencontre dans le mystère pascal. Jésus mérite mieux que le statut d'ornement à un *corpus* de valeurs, au nom d'un écuménisme bien-pensant.

L'enjeu portant sur Jésus de Nazareth est d'autant plus d'actualité qu'il n'est pas nouveau. Selon des itinéraires différents, la construction contemporaine de figures de Jésus ne débouche pas sur des apports substantiels. Les questions qui ont présidé aux débats des premiers siècles réapparaissent avec force. En ces temps, la reconnaissance de la valeur humaine de Jésus était déjà largement répandue. On pouvait même reconnaître son caractère "divin" ou "sacré" au point de le considérer comme une créature au statut spécial³¹. Mais la difficulté résidait dans la reconnaissance que Jésus

30. Le philosophe juif Emmanuel Lévinas (1905-1995) a posé la question à partir de la relation éthique. « Aux antipodes du spinozisme, Lévinas revient à l'intuition centrale de Platon, qui place le Bien au-dessus de l'être et de l'essence » (GREISCH Jean, « Lévinas Emmanuel », *Encyclopædia Universalis*, 2004). L'expérience irrécusable, première, est celle de la séparation, de la différence. La métaphysique est alors une éthique.

31. Telle était la thèse du prêtre alexandrin Arius qui fut condamné au concile de Nicée en 325.

est pleinement *de Dieu* ³². Elle se fondait sur de bonnes raisons philosophiques et théologiques qui se rejoignaient pour nier la possibilité de discerner en Jésus la Parole même de Dieu. C'est l'appel à l'expérience ecclésiale de foi, expérience de transformation totale et de renouvellement radical de la vie grâce à Jésus, qui a permis d'affirmer qu'en lui était donné davantage que l'homme qui apparaissait ³³. Ainsi, obturer l'accès à l'expérience de la rencontre de Jésus-Christ par un discours louangeur ferme la voie à la confession chrétienne de la foi. Jésus n'émerge substantiellement que dans la déchirure du voile du discours par la croix et la résurrection.

• • •

Aussi étrange que cela paraisse, les spiritualités sans Dieu que développent légitimement certains de nos contemporains, ne sont pas sans de lourdes ambiguïtés lorsqu'elles intègrent Jésus. Le disciple de Jésus-Christ ne peut que se réjouir de découvrir que son maître est repéré comme un homme dont l'influence positive sur la marche du monde est reconnue et saluée.

Mais bien digéré au sein de l'immanence du monde, Jésus même reconnu comme un homme d'exception, échappe alors en sa singularité. Il est même vidé de sa substance. Ainsi les spiritualités sans Dieu qui l'intègrent véhiculent une grande ambiguïté. Les représentations qu'elles en fournissent constituent un rideau qui occulte son mystère en prétendant le réduire. Seul le compagnonnage avec lui peut permettre de déchirer ce rideau à condition d'accepter de le suivre et non de le précéder.

La légitimité de la quête spirituelle sans Dieu contemporaine n'est pas remise en cause. Pour le disciple de Jésus-Christ, membre de la communauté de foi, elle constitue un motif de joie et de louange car elle peut être marquée par l'Esprit même de Jésus. Mais cela n'exclut pas la lucidité sur les capacités qu'elle offre de confesser Jésus, Christ et Seigneur, tellement son immanentisme est puissant. La confession de foi n'advient pas simplement au terme d'une quête, elle est rupture du bel ordonnancement du monde au profit de l'inédit de Dieu à discerner dans l'itinéraire de Jésus de Nazareth. ■

32. Cf. *Jn* 1, 1-18 qui constitue une méditation sur l'origine de Jésus.

33. Athanase, évêque d'Alexandrie, au ive siècle, s'est appuyé sur l'héritage biblique : affirmer que Jésus sauve, c'est renvoyer à Dieu qui est le seul Sauveur.

Justin de Rome

Le Christ philosophe

Ce serait un abus de langage ou, du moins, un anachronisme, que de parler de spiritualité laïque dans le monde antique qui, tout entier, reconnaît le *divin* sur qui il repose et duquel il tient sa vérité. Et pourtant le rapprochement entre la philosophie grecque entendue en son sens premier d’amour de la Sagesse et ce à quoi se réfèrent certains de nos contemporains est loin d’être déplacé. En fait, il y a deux raisons à proposer – une nouvelle fois – la pensée de saint Justin à nos lecteurs dans ce numéro de la LAC consacré aux spiritualités laïques.

La première est que Justin (né dans une ville romaine de Palestine à la fin du premier siècle) a fait, tout jeune homme, une sorte de voyage initiatique en Grèce pour découvrir la Sagesse. C’est finalement dans l’école de Platon qu’il la découvre avant de se convertir à la foi chrétienne et de consacrer alors sa vie à présenter à Rome la “vraie philosophie” qu’est la Voie chrétienne. Il mourra dans cette ville en 165, en témoin du “Christ Philosophe”.

La seconde est que le Concile Vatican II (*Ad Gentes* n° 11 & 15), dans son désir de reconnaître la part de vérité des voies spirituelles non-chrétiennes, a eu recours, pour fonder sa démarche, à une expression que Justin avait d’ailleurs empruntée au stoïcisme : Le *Logos spermatikos*. Que

présenté par
Jean-Marie PLOUX

l'on a traduit par : Les semences du Verbe. Le Logos ? Il s'agit de cette Parole intelligible de Dieu qui parle aux hommes et que l'on retrouve dans le (néo)platonisme, le stoïcisme, chez Philon et, naturellement, dans le Prologue de Jean. Dans les extraits des Apologies I et II que nous livrons ici, l'expression a trois sens :

- il s'agit du Logos de Dieu inné en toute humanité, disséminé dans le monde, auquel participe tout homme dans sa recherche de vérité,
- c'est ce que le Logos de Dieu sème dans le cœur et l'esprit de l'homme et qui sont les paroles humanisantes de l'homme pour l'homme,
- enfin c'est le Logos lui-même à l'état de germe et qui, moyennant une conversion, doit atteindre sa croissance dans la Révélation du Christ : le Logos incarné.

Justin (100-165)

Apologie I

XLVI – Peut-être essaiera-t-on, par un faux raisonnement, de ruiner la valeur de notre doctrine. Nous disons que le Christ est né il y a cent cinquante ans sous le gouverneur Cyrénus et qu'ensuite il a enseigné sous Ponce-Pilate la doctrine que nous lui prêtons. Alors, on objectera que les hommes qui ont vécu avant lui ne sont pas coupables. Nous nous hâtons de répondre à cette difficulté. Le Christ est le premier né de Dieu, son Verbe, auquel tous les hommes participent : voilà ce que nous avons

appris et ce que nous avons déclaré. Ceux qui ont vécu selon le Verbe appartiennent au Christ, eussent-ils passé pour athées, comme chez les Grecs, Socrate, Héraclite et leurs semblables, et, chez les barbares, Abraham, Ananias, Azarias, Misaël, Elie et tant d'autres, dont il serait trop long de citer ici les actions et les noms. Et aussi, ceux qui ont vécu contrairement au Verbe ont été vicieux, ennemis du Christ, meurtriers des disciples du Verbe. Au contraire, ceux qui ont vécu ou qui vivent selon le Verbe sont chrétiens, et intrépides, et sans peur. (...)

Apologie II

VIII – Les Stoïciens ont établi en morale des principes justes : les poètes en ont exposé aussi, car la semence du Verbe est innée dans tout le genre humain. (répandue en toute race d'homme. A. Wartelle, *Études augustinienes*. Paris, 1987) Et cependant nous voyons que ceux qui suivent ces principes sont voués à la haine et à la mort : tels Héraclite, comme nous l'avons déjà dit auparavant, et de notre temps Musonius,¹ et d'autres encore. Nous le répétons, ce sont les démons qui excitent toute cette haine contre tous ceux qui cherchent en quelque manière à croire selon le Verbe et à fuir le mal. Rien d'étonnant si les démons, convaincus de cette malice, inspirent plus de haine encore non plus contre ceux qui participent partiellement à ce Verbe répandu partout, mais qui ont la connaissance et l'intuition parfaite de tout le Verbe, qui est le Christ. (...)

X – Socrate, (...) chassa de sa république les mauvais démons et les divinités qui commettaient les crimes racontés par les poètes, et aussi Homère et les autres poètes, et il en détournait les hommes, et les exhor-

1. Il s'agit de Musonius Rufus, stoïcien, auteur d'un traité sur l'ascèse. Contemporain de Sénèque, il sera exilé de Rome en 65 par Néron, reviendra à sa mort, échappera aux persécutions de Vespasien entre 70 et 75 et mourra avant la fin du 1^{er} siècle. Son disciple le plus célèbre est Epictète.

tait à chercher à connaître par la raison le Dieu qu'ils ignoraient. « Il n'est pas facile, disait-il, de trouver le Père et le Créateur de l'univers et, quand on l'a trouvé, il n'est pas sûr de le révéler à tous » (Timée 28, c). C'est ce qu'a fait notre Christ, par sa propre puissance. Socrate ne put persuader personne de mourir pour ce qu'il enseignait. Mais le Christ, que Socrate connut en partie (car il était le Verbe présent en tout, il a prédit l'avenir par les prophètes et prit personnellement notre nature pour nous enseigner ces choses), le Christ a persuadé non seulement des philosophes et des lettrés, mais même des artisans et des ignorants, qui méprisèrent pour lui et l'opinion et la crainte et la mort ; car il est la vertu du Père ineffable et non une production de la raison humaine.

XIII – (...) Ce n'est pas que la doctrine de Platon soit incompatible avec celle du Christ, mais elle ne lui est pas en tout semblable, pas plus que celles des autres, stoiciens, poètes ou écrivains. Chacun d'eux en effet a vu du Verbe divin disséminé dans le monde ce qui était en rapport avec sa nature, et a pu exprimer ainsi une vérité partielle; mais comme ils se contredisent dans les points essentiels, ils montrent qu'ils n'ont pas une science infaillible et une connaissance irréfutable.

Tout ce qu'ils ont enseigné de bien nous appartient, à nous chrétiens. Car après Dieu nous adorons et nous aimons le Verbe né du Dieu éternel et ineffable, puisqu'il s'est fait homme pour nous, afin de nous guérir de nos maux en y prenant part. Les écrivains ont pu voir indistinctement la vérité, grâce à la semence du Verbe qui a été déposée en eux. Mais autre chose est de posséder une semence et une ressemblance proportionnée à ses facultés, autre chose l'objet même dont la participation et l'imitation procèdent de la grâce qui vient de lui. ²

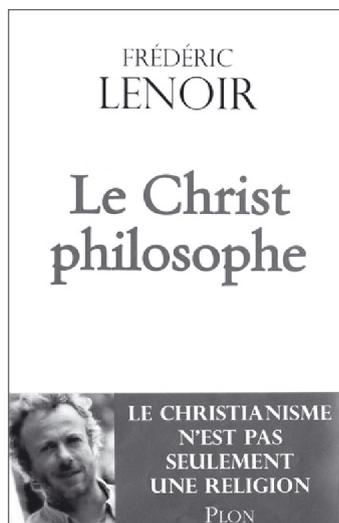
2. In : Justin Martyr, *Œuvres complètes*, Migne, 1994



Frédéric LENOIR

Le Christ philosophe

(Éditions Plon, 2007)

**Présenté par Jean-Marie PLOUX**

« *Le Christ philosophe* » : De quoi ou de qui s'agit-il ? Présenter le Christ sous les traits de « celui qui aime la Sagesse » n'est pas une nouveauté. Justin de Rome¹, dans la première moitié du second siècle, s'était converti à la « Voie » chrétienne qu'il considérait comme la « vraie philosophie » et lui-même avait ouvert à Rome une école de spiritualité où il la présentait à ses contemporains. Mais, beaucoup

plus tard, Érasme puis quelques philosophes des Lumières ou quelques socialistes se sont référés à Jésus en voyant en lui l'inspirateur d'un véritable humanisme. Pourquoi pas d'ailleurs ? Jésus n'est pas la propriété exclusive des chrétiens et nul ne songe à s'offusquer de ce que le Mahatma Gandhi se soit inspiré des évangiles dans sa lutte non-violente pour la libération de l'Inde. L'ambiguïté du titre ouvre donc à une double lecture selon

1. Voir les *Sources* dans ce même numéro.



qu'on l'interprète comme une présentation de la foi chrétienne ou comme une réflexion sur le fondement des Droits de l'homme inspirés du christianisme. Outre le caractère pédagogique de l'ouvrage, cette ambivalence explique le succès phénoménal de l'ouvrage.

Frédéric Lenoir, de formation philosophique, est connu pour avoir dirigé trois ouvrages encyclopédiques : *L'Encyclopédie des religions*, *le Livre des sages* et *La Mort et l'Immortalité*. Il est l'actuel directeur de la revue *Le monde des religions* dont il définit l'objet comme « une approche laïque des religions ». C'est donc dans cette optique que nous abordons ce livre et c'est ce qui justifie qu'il soit présenté dans ce numéro de *La Lettre aux Com-*

munautés consacré aux spiritualités laïques.

Le livre s'ouvre par l'évocation de la légende du Grand Inquisiteur relatée par Dostoïevski dans *Les frères Karamazov*. Cette subtile référence à l'inquisition joue donc en ouverture le grand thème de la trahison du message du Christ par l'Église « Le message de liberté du Christ a été rejeté par l'Église, au nom de la faiblesse humaine, afin d'asseoir son pouvoir ». Dieu merci (!) F. Lenoir nous évite les outrances de Michel Onfray² avec lequel, d'ailleurs, il prend ses distances (p. 262-263). Et il est juste et nécessaire de reconnaître avec S.Kierkegaard et J. Ellul, – deux protestants – cités par l'auteur, la part de vérité que comporte cette

dénonciation. Si « tout au long de son histoire, l'Église a rendu de grands services aux pauvres et aux déshérités [...] et n'a jamais cessé d'annoncer l'Évangile [...] ce qu'elle a souvent évité c'est de mettre ses pratiques en accord avec le message qu'elle annonçait lorsque cela lui a semblé menaçant pour sa propre existence ou pour son essor. » (p. 19) Je rapprocherais volontiers ce propos des réflexions du jésuite Gaston Fessard au moment du nazisme : « Si l'Église ne risque pas son existence comme groupe et comme constitution à certains moments de son existence, je ne suis pas sûr qu'elle soit elle-même. » Et il ajoutait « Tout ce pouvoir et cette autorité est la vérité de l'Église à condition qu'elle l'exerce en risquant jusqu'à son existence. »³

2. Je profite de cette recension pour attirer l'attention du lecteur sur un petit livre de Michel Onfray : *La puissance d'exister*, livre de poche chez Grasset. On y trouvera enfin un exposé des positions de l'auteur de façon non polémique.

3. Cité par J. Sommet, S.J., dans son livre *L'honneur de la liberté*, Le Centurion, 1987, p. 143.



Cela dit, qui n'est pas sans incidence sur la position de l'auteur vis-à-vis de l'Église comme institution, F. Lenoir énonce lui-même très clairement la thèse qu'il entend défendre. Bien qu'il soit un réformateur du judaïsme ou le fondateur de la religion chrétienne, « en réalité, le Christ a surtout initié une nouvelle voie spirituelle fondée sur la rencontre avec sa propre personne. Mais il a aussi transmis un enseignement éthique à portée universelle : non-violence, égale dignité de tous les êtres humains, justice et partage, primat de l'individu sur le groupe et importance de sa liberté de choix, séparation du politique et du religieux, amour du prochain allant jusqu'au pardon et à l'amour des ennemis. Cet enseignement est fondé sur la révélation d'un Dieu amour et s'inscrit donc dans une perspective transcendante. Il n'en demeure pas moins qu'il s'inscrit

aussi dans une profonde rationalité. Ce message éthique est une véritable sagesse, au sens où l'entendaient les philosophes grecs. À telle enseigne que les philosophes des Lumières sont parvenus à émanciper les sociétés européennes de l'emprise des Églises en prenant appui sur cet enseignement, leur projet rationnel d'une morale laïque et des droits de l'homme apparaissant finalement comme une éthique chrétienne sans Dieu et décléricalisée. »

Frédéric Lenoir entend donc par cet ouvrage présenter aux lecteurs le message le plus universel du Christ, une sagesse qui dépasse largement le cercle des croyants et le catéchisme des Églises.

On peut regrouper les chapitres en trois ensembles : le premier (ch. 1 et 2) est consacré au personnage historique de Jésus et à son message, le second (ch. 3 à 6) évoque à

grands traits l'histoire chrétienne, le troisième (ch. 7) pose la question : que reste-t-il de chrétien en nous ? Et puis il y a l'épilogue...

Balayer cet immense sujet en 240 pages seulement relève du tour de force. Les spécialistes de l'exégèse ou les théologiens pourront émettre des réserves sur l'entreprise. Personnellement je considère que dans ce qui est devenu chez nous un désert culturel chrétien, l'auteur réussit un exposé simple et juste de la réalité chrétienne du moins du point de vue d'un occidental, fils de la Modernité. Il n'est pas question, ici, de reprendre trop rapidement un itinéraire déjà très résumé... Je me contenterai d'aborder le chapitre 6 et de consacrer quelques mots à l'épilogue.

La question posée en ouverture du chapitre 6, "La matrice



du monde moderne”, est celle-ci : « Pourquoi ce qu’on appelle la modernité n’a-t-elle pas eu lieu ailleurs – en Chine, en Inde ou dans l’Empire ottoman par exemple – et à une autre période de l’histoire ? » Cette interrogation est au cœur du livre de Marcel Gauchet : *Le désenchantement du monde, une histoire politique de la religion*. Ce livre est devenu un classique car c’est en fonction de ses thèses que nombre d’analystes et d’intellectuels se situent lorsqu’ils réfléchissent sur les fondements du lien social dans un pays comme le nôtre où, d’une part, l’institution ecclésiastique ne joue plus le rôle fondateur et régulateur qu’elle assurait aux temps dits de « chrétienté » et où, d’autre part, les idéologies qui en avaient pris le relais sous des formes plus ou moins messianiques se sont essouffées (progrès de la science, sens marxiste

de l’histoire, etc.) alors que nous sommes dans un contexte pluriculturel et de mondialisation. On connaît la formule de Gauchet selon qui le christianisme est « la religion de sortie de la religion ». Ce qui veut dire à la fois qu’il a permis l’émancipation du monde moderne dans sa revendication d’autonomie, que son rôle proprement « religieux » est terminé et qu’il ne peut subsister que sous la forme d’une adhésion de foi personnelle. Pour prendre une image qui résumerait assez bien la position des intellectuels dont Frédéric Lenoir fait partie : le christianisme – parce qu’il a engendré la raison critique, l’autonomie du sujet, l’universalité et la laïcité – a été la fusée porteuse qui a mis sur orbite le satellite des droits de l’Homme et il a ainsi rempli sa mission de civilisation. Si cet engendrement s’est fait dans le cadre de la séculari-

sation, c’est que l’institution ecclésiastique et, surtout, cléricale, a été infidèle aux intuitions de son fondateur ou à leurs conséquences. Naturellement, on peut s’interroger sur cette filiation et, plus encore, ouvrir le débat sur le caractère universel et donc rationnel de ces droits de l’Homme. Il n’en reste pas moins que Frédéric Lenoir semble revendiquer là, avec Luc Ferry par exemple, l’héritage “laïc” de l’épopée chrétienne. Et pourquoi non ? Même si un chrétien peut penser qu’il s’agit là d’un “canada dry” de la foi chrétienne ainsi privée de sa dimension mystique. Cependant, l’humanité de l’homme étant toujours en péril, l’union de tous pour la défendre est toujours bien venue.

Sauf qu’avec F. Lenoir, les choses sont moins simples. Et c’est là qu’il faut en venir à l’épilogue. Déjà, au début de son livre, Lenoir nous



avait fait part (p. 16) de l'éblouissement qu'avait été pour lui la découverte de l'évangile de Jean. Ici, il nous offre une singulière méditation sur la rencontre de Jésus et d'une femme de Samarie, évoquée au chapitre 4 de cet évangile. Le texte tranche avec ce qui précède en ce qu'il engage une dimension de foi explicite en Dieu. « Par son caractère éminemment rationnel et universel, le message du Christ, je l'ai assez montré, peut être laïcisé. On peut en tirer un humanisme qui ne sorte pas de l'horizon humain. Mais pris dans son intégra-

lité, il est religieux. Jésus n'a jamais cessé de se référer à son "Père", à ce Dieu dont il dit qu'il "est Amour" et auquel l'être humain, créé à son image et selon sa ressemblance (Gn 1, 26), est appelé à s'unir jusqu'à lui "devenir semblable" (I Jean 3, 2). (p. 283) Où se situe F. Lenoir dans cette perspective ? S'il adhère à ce message, il semble bien que ce soit dans une relation de pure intériorité sans la médiation institutionnelle d'une Église. En effet, « l'acte d'adoration explicite n'est pas nécessaire pour que l'esprit humain soit en lien avec Dieu,

pour qu'il soit mû par l'Esprit "qui souffle où il veut". "Adorer Dieu en esprit et vérité" signifie, dans une pleine compréhension du message évangélique, que tout homme qui agit de manière vraie et aimante est relié à Dieu. » (p. 288) Comme je l'ai dit au début, les chrétiens ne sont pas les propriétaires de Jésus, ni de son message, encore moins de Dieu. Qu'ils essaient d'être fidèles dans leur vie à ce qu'ils croient et qu'ils se réjouissent de savoir que, selon la formule de Marc : « Celui qui n'est pas contre nous est pour nous ! »⁴

4. Marc 9, 40 et Luc 9, 50... mais Mt 12, 30 et Lc 11, 23 disent le contraire...

Livres reçus à la Rédaction

de la Lettre aux Communautés

(Juin à septembre 2008)

Dominique LAPIERRE	<i>Nous pouvons tous changer le monde</i>	Parole et Silence
Jean RAGUÉNÈS	<i>De Mai 68 à LIP</i>	Khartala, Paris 2008
Michel QUESNEL	<i>Saint Paul et les commencements du christianisme</i>	Desclée de Brouwer, 2008
Ephrem YON	<i>Les Corps de chair pour la vie</i>	Parole et Silence, 2008
Bede UKWUIJE	<i>Trinité et inculturation</i>	Institut Catholique de Paris Théologie de l'université, 2008
Michel COOL Bernadette SAUVAGET	<i>Le mystère Lourdes, d'hier et d'aujourd'hui</i>	Desclée de Brouwer, 2008

Bulletin d'abonnement 2008

à renvoyer à : LETTRE AUX COMMUNAUTÉS / MISSION DE FRANCE
BP 101 - 3 rue de la Pointe - 94171 LE PERREUX-SUR-MARNE CEDEX.

NOM _____

Prénom _____

Adresse _____

Code postal _____ Ville _____

- ◆ Pour **votre abonnement 2008**, mettez une croix dans la (les) case (s) correspondante (s) :

Lettre aux Communautés ordinaire **31 €**

de soutien **38 €**

Offre pour les moins de 35 ans non abonnés **17 €**

Lettre d'Information ⁽¹⁾ ordinaire **13 €**

de soutien **24 €**

- ◆ **Joindre au bulletin**, votre chèque, libellé à l'ordre de "Lettre aux Communautés".

Ci-joint un chèque **bancaire** **postal**

de : _____ €

(1) Information mensuelle sur la vie de la Communauté Mission de France.

Souscrivez un abonnement à la Lettre aux Communautés pour une personne de votre famille, de votre entourage...

NOM _____

Prénom _____

Adresse _____

Nous pouvons envoyer un ou deux spécimens gratuits de la Lettre aux Communautés. Donnez-nous noms et adresses de personnes qui seraient éventuellement intéressées.

NOM, Prénom, Adresse :

NOM, Prénom, Adresse :

Legs : Le don de la vie... en héritage

La Mission de France est habilitée à recevoir des dons, donations, legs et assurances vie.

Pour que continue la présence d'Église qu'assure la Communauté Mission de France dans le monde d'aujourd'hui, vous pouvez léguer tout ou partie de vos biens, étant respectés les droits des héritiers réservataires.

Association diocésaine, la Mission de France est exonérée de tous droits de mutation, que ce soit au titre d'une succession ou d'une donation.



Pour plus d'informations,
n'hésitez pas à contacter l'économiste
de la Communauté Mission de France,
Père Claude Fiori au 01 43 24 79 58

